

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE LOYAL SERVITEUR

(SUITE ET FIN)

Bayard arrive au camp français.

« S'il fut reçu du seigneur de Nemours, en-
semble de tous les capitaines, ne faut pas le
demander; et hommes d'armes et aventuriers
en demenoient telle joye, qu'il sembloit que
pour sa venue, l'armée en fust renforcée de dix
mille hommes. »

La bataille que le chevalier sans peur accou-
rait chercher, c'était la bataille de Ravenne.

Quelque temps avant la prise de Brescia, le
duc de Nemours passant par la petite ville de
Carpi avec ses plus fameux capitaines, y avait
été magnifiquement traité par le seigneur du
lieu, parent du célèbre Pic de la Mirandole. Parmi
d'autres propos de table, on vint à parler d'un
homme merveilleux de l'endroit, aussi habile à
dire les événements futurs que ceux du passé
dont il n'avait pas connaissance. Le duc, « ainsi
que jeunes gens appètent (désirent) de veoir
choses nouvelles » prie son hôte de le man-
der au plus tôt. Le premier, il présente sa main au
devin, et veut savoir si les Espagnols l'atten-
dront, s'il y aura bataille, quel en sera le ré-
sultat.

Le savant homme répond à tout: oui, la ba-
taille sera livrée le jour du Vendredi-Saint; la
perte des Espagnols sera terrible; le champ de
bataille restera aux Français, mais beaucoup de
gens de bien et d'honneur y périront.

La Palisse et les autres capitaines l'interro-
gent à leur tour. Bayard lui-même, sur les in-
stances de Gaston, consent à jouer son rôle dans
cette séance de chiromancie, et demande, si par
hasard, il ne deviendra pas riche quelque jour?

— « Tu seras riche d'honneur et de vertu, lui est-
il répondu, — autant que capitaine fut jamais en
France; mais des biens de fortune, tu n'en au-
ras guère; aussi ne les cherches-tu pas. »

Le devin prend ensuite à part La Palisse et
Bayard, et leur dit:

« Messeigneurs, je voy bien que vous ayez
fort ce gentil prince, icy, lequel est vostre
chef;... donnez-vous garde de luy le jour de la
bataille, car il est pour y demourer.

« ... Et pour ce, pensez-y bien, car je veulx
que vous me tranchiez la teste si jamais homme
fut en plus grand danger qu'il sera. »

Le duc de Nemours demande en souriant aux
deux capitaines ce que vient de leur annoncer
le prophète. Bayard détourne le propos par une
plaisanterie.

« Hélas! continue l'auteur, « mauditesoit l'heure
de quoy il dit si bien la vérité! »

Peut-être n'était-il pas impossible de prédire
ce qu'il était facile de savoir ou de prévoir.

Nous n'avons pas besoin de rappeler quelle fut
l'issue de la bataille de Ravenne. Le matin, le
duc de Nemours sortant de chez lui pour assister
au défilé de son armée,

« Regarda le soleil jà levé... Si commença à
dire à la compagnie qui estoit autour de lui: —
regardez, Messeigneurs, comme le soleil est
rouge. — Là estoit un gentilhomme qu'il ay-
moit à merveille, fort gentil compagnon, qui
s'appeloit Hautbourdin, qui luy respondit: —
savez-vous bien que c'est à dire, Monseigneur?
Il mourra aujourd'hui quelque prince ou grant
capitaine; il faut que ce soit vous ou le vis-

» roy (1). Le duc de Nemours se print à rire de ce
» propos, car il prenoit en jeu toutes les paroles
» du dit Hautbourdin. »

Trois jours après cette cruelle et furieuse bataille, comme l'appelle l'auteur, une lettre de Bayard à son oncle, le bon et saint évêque de Grenoble, que nous aimons à voir reparaitre ici sur la scène, en raconte les événements avec la fermeté d'un soldat, et le deuil profond d'un ami. Cette lettre, le Loyal Serviteur ne la donne pas; mais elle existe, et nous en extrairons ce passage :

« Monsieur, si le roy a gagné la bataille, je
» vous jure que les pauvres gentilshommes l'ont
» bien perdue, car ainsi que nous donnions la
» chasse, M. de Nemours vint trouver quelques
» gens de pied qui se rallioient; si voulut donner dedans; mais le gentil prince se trouva si
» mal accompagné, qu'il y fut tué; dont de toutes les deslaises et deuils qui furent jamais
» faicts n'e fut pareil que celui qu'on a demené
» et qu'on demène encore en nostre camp; car il
» semble que nous ayons perdu la bataille.

« ... Bien peuvent dire ceux qui sont de deçà
» qu'ils ont perdu leur père; et moy, monsieur,
» je n'y sçauray vivre qu'en mélancolie, car j'ay
» tant perdu que ne vous sçauray dire. »

« ... Hier matin, fut amené le corps de feu monsieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grant honneur qu'on a sceu adviser, car on porte devant luy dix-huit ou vingt
» enseignes, les plus triomphantes qu'on vit jamais, qui ont esté en ceste bataille gagnées. »

Le récit détaillé que nous fait le Loyal Serviteur de cette terrible journée et de cette mort funeste, qu'il compare à celle de Roland, est plein d'un intérêt qui saisit et serre le cœur. — « Le
» povre seigneur y demoura, » dit-il, « après avoir
» eu plusieurs playes; car depuis le menton jusqu'à
» qu'au front en avoit quatorze ou quinze; et par
» là, monstroient bien, le gentil prince qu'il n'avoit
» pas tourné le doz. »

Hélas! ce corps glorieux et mutilé, inhumé au milieu des plus grands honneurs militaires et des larmes de tant de braves, emportait avec lui dans la tombe la fortune de leurs armes. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis la sanglante victoire de Ravenne, que les Français se voyaient contraints de repasser les Alpes.

Les longues fatigues de la guerre, la suite de diverses blessures, — car celle qui l'avait retenu à Brescia n'était pas la seule qu'il eût reçue, cette tristesse enfin que laissait dans son âme la mort de son héroïque ami, faisaient éprouver à Bayard le besoin du repos. C'est à Grenoble, près du vénérable évêque, seul membre de sa famille dont nous parle encore le Loyal Serviteur, qu'il vient le chercher. — On peut croire que de-

puis longtemps son vieux père dormait dans le tombeau, où sa mère l'avait sans doute suivi. L'un et l'autre, du moins, avant d'y descendre, avaient, selon le vœu formulé par eux au départ, de leur fils, « entendu de lui bonne nouvelle. » — Ses deux jeunes frères, on sait quelle route ils avaient prise; mais l'aîné, qu'était-il devenu? Depuis quand avait-il laissé la place du maître vide au château de Bayard, et les ours du voisinage en paix?

Le biographe, après nous avoir, au début de son histoire, montré le bon chevalier dans ses relations de famille d'une manière si touchante, n'y revient plus, et nous le regrettons. Mais ainsi l'avait-il annoncé.

Le bon oncle reçoit avec joie et tendresse ce neveu que depuis longtemps il n'avait pas vu.

« Le fist loger en l'Evesché, où chascun jour
» estoit traité comme la pierre en l'or; et le venoient voir les dames d'alentour Grenoble, mesmement celles de la ville, qui toutes ensemble
» ne se pouvoient saouler de le louer, dont il avoit
» grant honte. »

Durant ce séjour qu'on lui faisait si doux dans son pays natal, une nouvelle épreuve vient assaillir Bayard. Il est pris d'une fièvre continue des plus violentes qui le réduit en peu de jours à toute extrémité. Comme le brave Joinville dans une situation analogue, ce cœur intrépide, qui avait tant de fois regardé la mort face à face sur les champs de bataille, en redoute maintenant l'approche, dépouillée de tout appareil de gloire.

« Las! disoit-il, mon Dieu, puisque c'étoit ton
» bon plaisir de m'ôter de ce monde sitost, que ne fis-tu ceste grâce de me faire mourir en la
» compagnie de ce gentil prince, le duc de Nemours, et avecques mes autres compagnons à
» la journée de Ravenne, ou qu'il ne te pleut
» consentir que je finasse à l'assaut de Bresse
» (Brescia) où je fus si grièvement blessé. Hélas!
» j'en feusse mort beaucoup plus joyeux, car au
» moins j'eusse ensuivy mes bons prédécesseurs, qui sont toujours demourez aux batailles. »

Il se recommandait ensuite à l'intercession particulière de Saint-Antoine, lui rappelant naïvement combien il l'avait en tout temps honoré, et comment, durant un jour entier, il avait jadis gardé l'une des maisons du bon Saint, exposée aux attaques et aux outrages de l'ennemi. Tout le monde pleurait en l'écoutant.

Le pieux évêque passait les jours et les nuits en oraison pour un neveu si cher; nobles, bourgeois, marchands, religieux et religieuses, en faisaient de même. Enfin, la fièvre diminua peu à peu, et cède au traitement des médecins. Au bout de trois semaines, le malade est entièrement guéri.

« Et aussi gaillard qu'il avoit jamais esté. Il se
» print à aller ung peu à l'esbat près de la ville,
» visitant ses amys et les dames de maison en

(1) Raymond de Cardone, vice-roi de Naples, général en chef des forces espagnoles.

» maison, a qui il faisoit force banquets pour
» jouir... »

La Providence acquiesçait aux vœux du vaillant chevalier : il ne devait pas mourir prosaïquement dans son lit, mais « demurer aux batailles. »

Bayard quitte Grenoble et son bon oncle, que sans doute il ne revit plus, pour retourner aux combats. On le voit alors guerroyer tantôt en Navarre, tantôt dans le nord de la France, où le roi d'Angleterre, Henri VIII, adhérent à la coalition formée contre Louis XII, venait de se joindre à l'empereur Maximilien. Il se trouve à la déroute des *Éperons*, marquée dans son histoire par un incident curieux. Contraint de se rendre, il regarde de tous les côtés, et avise un gentilhomme anglais, qui accablé par la chaleur, et croyant la bataille bien finie, se reposait désarmé sous un arbre. Bayard court droit à lui : — Homme d'armes, crie-t-il, rends-toi prisonnier, ou tu es mort ! — L'homme d'armes surpris ne peut faire autrement que de lui remettre son épée ; mais Bayard, à son tour, lui remet la sienne. Tous deux s'en vont de compagnie au camp ennemi. Bientôt Bayard s'ennuie, et veut partir. — Et votre rançon, lui dit l'anglais ? Vous êtes mon prisonnier. — Non pas, répond Bayard, c'est vous qui êtes le mien. La discussion s'anime. Enfin l'Anglais conclut ainsi. — « Monseigneur de Bayard, je ne vous veux faire » que la raison. J'en croiray les capitaines. » — Bayard accepte l'arbitrage.

La présence du bon chevalier dans le camp n'était plus un secret. Les ennemis en étaient fiers autant que d'une bataille gagnée. L'Empereur l'envoie chercher, ravi de renouer connaissance avec lui, car Maximilien l'avait jadis vu à l'œuvre en Italie. Lui-même le présente au roi d'Angleterre. Les deux souverains se plaisent à converser avec lui, et déclarent les contestants quittes l'un envers l'autre. Ils demandent seulement à Bayard de ne pas porter les armes pendant six semaines, qu'il emploierait à se promener dans les villes de Flandre.

« S'en alla esbattre par le pays, jusqu'au jour » qu'il avoit promis. Le roi d'Angleterre durant » ce temps, le fist pratiquer pour estre à son service ; mais il perdit sa peine, car son cœur » estoit du tout françois. »

Il était digne de Henri VIII d'assimiler le Chevalier sans peur et sans reproches à l'un de ces chefs d'aventure qui faisaient métier de bravoure, et vendaient indifféremment leur épée à qui mieux les payait.

Une paix momentanée laisse respirer les populations de la France épuisée ; mais à peine Louis XII avait-il exhalé le dernier soupir, que son successeur se lançait au delà des Alpes avec une nouvelle et brillante armée. Bayard partait des premiers, car selon l'expression de son biographe, « toujours en allant sur les ennemis »

» estoit volentiers le bon chevalier mis devant, » et au retourner, derrière. » Ses heureux faits d'armes préparent la victoire de Marignan ; sa vaillance accoutumée contribue à la décider. Personne n'ignore qu'au sortir de là, François I^{er}, qui aimait en toutes choses l'effet théâtral, voulut être armé chevalier de sa main. Les années qui suivirent ne répondirent pas à ce glorieux début du nouveau règne. Bayard eut encore à combattre l'ennemi sur le sol même de la France. C'est alors qu'il défendait Mézières contre les forces impériales, défense fameuse, qui, seule, eût suffi à l'immortaliser pour toujours.

Mais l'Italie, ce grand champ de bataille où luttèrent tant de convoitises rivales, le redemande encore. Il y retourne en 1624 ; hélas ! c'est pour ne plus la quitter vivant.

L'armée française, compromise par l'incapacité de son général, le favori de cour Bonnavet, opère à Rebec une retraite difficile, suivie pied à pied par les Espagnols. C'est à Bayard qu'échoit en dernier lieu le périlleux honneur de la commander, deux chefs avant lui ayant déjà été mis hors de combat. Comme à l'ordinaire, en pareil cas, il marchait à l'arrière-garde.

» Se retiroit, le beau pas, toujours le visage » droit aux ennemis, et, l'épée au poing, leur » donnoit plus de crainte qu'un cent d'autres. » Mais un coup d'arquebuse part. — Jésus ! s'écrie Bayard, hélas, mon Dieu ! Je suis mort.

Il avait les reins cassés.

Son maître d'hôtel l'aide à descendre de cheval, et le couche au pied d'un arbre. Les Espagnols approchent ; la retraite se poursuit. Pourtant, le sire d'Alègre, prévôt de Paris, et un honnête capitaine Suisse ne peuvent se résoudre à laisser l'illustre mourant aux mains des ennemis. Le bon Suisse veut le faire emporter sur les piques de ses soldats. Bayard s'y refuse : c'en est fait de sa vie sur terre, il n'a plus qu'à s'occuper de sa conscience. Il presse les deux braves de s'éloigner au plus vite, chargeant spécialement d'Alègre de ses derniers adieux à ses compagnons d'armes, au roi, et à tous les gentilshommes de France.

« Le noble seigneur d'Alègre ploroit tant piteusement » que merveille, et print en cest estre » congé de luy. »

Près de Bayard restait seul son maître d'hôtel, qui s'obstine à ne pas l'abandonner. Le fidèle serviteur fondait en larmes ; le chevalier le console doucement :

« Jacques, mon amy, laisse ton deuil ; c'est le » vouloir de Dieu de m'oster de ce monde ; je y » ay, la sienne grâce, longuement demouré, et y » ay reçu des biens et des honneurs plus que à » moy n'appartient ; tout le regret que j'ay à » mourir, c'est que je n'ay pas si bien faict mon » devoir que je devoys. »

Qui oserait se vanter d'avoir fait son devoir en ce monde, si le Chevalier sans peur et sans reproches ne l'osait pas ?

Les Espagnols arrivent. Ce ne sont pas des cris de triomphe et de joie que provoque chez eux la vue de Bayard mourant; c'est une compassion respectueuse, ce sont des larmes. Les soins les plus attentifs l'entourent; on lui dresse un lit de camp sur place, car le transporter ailleurs était impossible. On dispose sur sa tête l'abri d'une tente, on lui amène un ministre de la religion, et c'est au milieu de ces ennemis transformés en amis affligés, que, deux ou trois heures après, Bayard expire, le calme du héros dans le cœur, les paroles de l'humilité et de l'espérance chrétiennes sur les lèvres.

Il n'avait pas encore rendu l'âme, quand le marquis de Pescaire, général en chef de l'armée espagnole, vient en personne, auprès de ce lit d'agonie, exprimer une généreuse douleur.

« Pleust à Dieu, gentil seigneur Bayard, qu'il m'eust coûté un quart de mon sang... et je vous tiens en santé mon prisonnier; car par le traitement que je vous ferois, auriez cognoissance de combien j'ay estimé la haulte prouesse qui estoit en vous. Combien que je deusse estre bien ayse de vous veoir ainsi, estant assuré que l'empereur mon maistre en ses guerres n'avoit point de plus grant ne rude ennemy que vous, quant je considère la grosse perte que fait aujourd'huy toute chevalerie, Dieu ne me soit jamais en ayde, si je ne voudroye avoir donné la moytié de mon vaillant, et il fust autrement. »

« Telz piteux et lacrymables regretz faisoit le gentil marquis de Pescaire et plusieurs autres capitaines sur le corps du bon chevalier sans paour et sans reproches; et croy qu'il n'y en eut pas six de toute l'armée des Espagnols qui ne le viussent veoir l'ung après l'autre. »

Deux cent soixante-douze ans plus tard, une scène presque identique se passait dans le voisinage du Rhin, où la dépouille mortelle d'un autre héros français était demeurée aussi au pouvoir de l'ennemi; et les Autrichiens entouraient les restes de Marceau des mêmes honneurs que les Espagnols avaient jadis accordés à ceux de Bayard. Tant la noblesse du caractère rehausse l'éclat de la bravoure, et la rend digne d'une sympathie universelle!

Il est à remarquer que le Loyal Serviteur ne fait aucune mention des célèbres paroles échangées, selon la légende, entre le chevalier mourant et le Connétable de Bourbon. Nous laissons le lecteur tirer de ce silence la conséquence qu'il voudra. Bayard n'était pas un diseur de phrases à effet, mais si le fait a vraiment eu lieu, son langage a dû être, au moins pour le sens, tel que le rapportent les autres historiens.

Tandis que l'héroïque soldat expirait, pleuré par ses ennemis, le bruit de sa mort répandait dans le camp français la consternation et un deuil bien plus grand encore.

« Vous eussiez dit qu'il n'y avoit celluy qui n'eust perdu son père ou sa mère. »

Les Espagnols terminèrent leur œuvre pieuse en faisant à Bayard de magnifiques funérailles. Ils remirent ensuite son corps à ses serviteurs, qui devaient le transporter en Dauphiné. A son passage en Savoie, — ce pays où avait commencé son éducation militaire, — le duc régnant ordonna de rendre à l'illustre défunt tous les honneurs attribués aux princes; mais c'est au lieu natal que l'attendaient les plus touchants hommages.

« Quand les nouvelles de la mort du bon chevalier furent seues en Dauphiné, il ne faut point particulièrement descrire le dueil qui y fut fait. »

Son bon oncle n'était plus là; ce qu'il lui restait de parents proches ou éloignés, nous l'ignorons; mais la population tout entière lui servait de famille.

Le corps, qu'on va recevoir au pied des monts, est amené avec un respect religieux, d'église en église, jusqu'auprès de Grenoble. A une demi-lieue de la ville s'étaient portés à sa rencontre le Parlement et la Cour des comptes, presque tous les nobles du pays, ainsi qu'une foule de bourgeois et de gens des campagnes. Ce cortège accompagne l'illustre mort jusqu'à l'Église de Notre-Dame de Grenoble, où, après l'avoir laissé en dépôt un jour et une nuit, on célèbre pour lui un service solennel. Le lendemain, il est conduit avec la même pompe à un couvent des Minimes, fondé jadis aux environs par son oncle l'évêque Louis des Allemans; c'est là que la terre le reçoit, et que la pierre tumulaire est à jamais scellée sur lui.

Les cérémonies funèbres avaient pris fin, mais non l'affliction:

« On eust dit, durant ung mois, que le peuple du Dauphiné n'attendoit que ruïne prochaine; car on ne faisoit que plorer et larmoyer: et ces sèrent festes, danses, banquetz, et touz autres passe-temps. Las! Ils avoient bien raison, car plus grosse perte n'eust sceu advenir au pays, et quiconque en eut dueil au cœur, croyez qu'il touchoit de bien près aux povres gentils-hommes, gentilles femmes, vefves et povres orphelins, à qui secrètement donnoit et départoit de ses biens. Mais avecques le temps, toutes choses se passent, fors que Dieu aymer. »

Cette dernière phrase, d'une mélancolie si pieuse, pouvait clore le livre du *Loyal Serviteur*; il n'en a pas jugé ainsi, et croit devoir ajouter encore à son ouvrage tout un chapitre intitulé *Des vertuz qui estoient au bon chevalier sans paour et sans reproches*.

Ces vertus, nous les connaissons; les récits détaillés et si constamment intéressants du biographe anonyme nous les ont montrées en action incessante. Quant à lui-même, le *Loyal Serviteur* s'est complètement oublié. Nulle part il

ne nous fait voir sa personne à côté de son héros; mais partout nous sentons qu'elle devait y être.

« Bref, dit-il en finissant, qui toutes ses vertus » voudroit descrire, il y conviendrait bien la » vie d'ung bon orateur; car moy qui suis débile » et peu garny de science, n'y scauroye attein- » dre; mais de ce que j'en ay dit, supplie hum- » blement à tous lecteurs de la présente histoire, » le vouloir prendre en gré; car j'ay faict le » mieulx que j'ay peu, mais non pas qui estoit » deu pour la louange d'ung si parfait et ver- » tueux personnage que le bon chevalier sans » paour et sans reprouches, le gentil seigneur de » Bayart. Duquel Dieu, par sa grâce, veuille » avoir l'âme en paradis. Amen. »

Puis, viennent ces dernières lignes, émanées vraisemblablement d'un éditeur ou d'un copiste :

« Cy fine la très-joyeuse, plaisante et récréative » histoire composée par le Loyal Serviteur, des » faitz, gestes, triomphes et prouesses du bon » Chevalier sans paour et sans reprouches, le gen- » til seigneur de Bayart. »

On pourrait dire en même temps : ici finit l'histoire de la chevalerie. Pierre du Terrail a été le dernier chevalier. Sous bien des rapports, il nous rappelle Joinville, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, une fois en passant; mais la chevalerie qui, au XIII^e siècle, croissait, pour ainsi dire, en pleine terre, n'était plus au seizième qu'une plante de serre-chaude. Il est aisé de voir que ses contemporains considéraient Bayard avec intérêt comme un être à part, une

curiosité de haut prix, sans grande utilité dans les affaires du monde. Les vertus chevaleresques se rattachaient désormais aux vieux romans, qu'on lisait encore, mais contre lesquels commençait à réagir l'esprit critique de l'époque. Déjà l'Arioste venait de jeter dans le public son *Orlando furioso*; avant la fin du siècle, Cervantes allait écrire *Don Quichotte*; et la noble fiction, après avoir brillé d'un suprême éclat dans la personne du bon Chevalier sans peur et sans reproches, devait se perdre dans le ridicule.

Néanmoins, une trace en resta longtemps encore dans nos mœurs, dans ces formes courtoises, dans ces procédés généreux et délicats qui faisaient de la société française le modèle accepté de toute politesse chez les autres nations. Aujourd'hui, ces dernières apparences tendent de plus en plus à disparaître; et, bien que cette perte soit peut-être compensée par d'autres avantages, nous ne pouvons nous empêcher de dire que c'est dommage. Il appartient particulièrement aux femmes de regretter le temps où les conventions sociales faisaient de leur approbation et de leur estime le prix le plus ambitionné de toute action masculine. Dans la déchéance de leur autorité morale à cet égard, y a-t-il eu de leur faute?

A elles d'examiner leur conscience, et de répondre à la question, en se rappelant que jamais souverain détrôné n'a pu se dire entièrement innocent de sa chute.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE MADAME DE LA ROCHEFOUCAULD

DUCHESSE DE DOUDEAUVILLE (1)

N'est-il pas vrai que la biographie des contemporains a pour nous un charme particulier, alors surtout qu'il s'agit de personnes vertueuses et saintes, dont la vie peut être proposée en exemple? Il nous est aussi difficile d'imiter les actions et les vertus d'une sainte Mélanie, d'une sainte Paule, d'une sainte Olympias, qu'il le serait à nos maris et à nos frères d'imiter un héros

de Plutarque : le fond des vertus est le même toujours, il dérive toujours de la même abnégation de soi, du même amour envers Dieu et envers les hommes, mais l'expression et l'application varient selon le milieu où l'on se trouve : un exemple récent, vécu au milieu de nous, acquiert une force nouvelle. C'est à ce titre que nous accueillons avec joie toutes ces biographies de grandes chrétiennes qui ont vécu dans notre siècle : Madame Swetchine, qui a rappelé parmi nous la foi et l'érudition des disciples de saint Jérôme, mademoiselle de Gallard, mademoiselle de Tranquelléon, mademoiselle de Guérin, mademoiselle Jaricot représentaient ces vierges douces et austères des premiers temps de l'Église ; ma-

(1) Un beau volume avec portrait. Chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris. — Prix : 3 fr. 50 c.

demoiselle Smet, la Mère Émilie, les deux ou trois pauvres filles de Saint-Servan représentaient les fondatrices d'Ordres, et une personne comme la duchesse de Doudeauville retrace les plus éminentes vertus des Monique et des Elisabeth de Hongrie. Tout cela avec les nuances adoucies de notre époque.

La vie de madame de la Rochefoucauld est d'un extrême intérêt. Elle était née en 1764, fille du marquis de Montmirail, qui périt à la guerre avant qu'elle eût vu le jour; elle fut élevée sévèrement par sa mère, à la fois très-mondaine et très-janséniste, et quoiqu'elle eût le goût de la vie religieuse, on la maria, à peine âgée de quinze ans, au vicomte de la Rochefoucauld duc de Doudeauville. Son mari n'avait rien qui pût plaire: il était très-petit, très-timide, laid, chétif, et en apprenant qu'il allait se marier, il s'écria avec mélancolie :

« Hélas ! Je ne pourrai donc plus m'amuser ! »

Nul rêve de bonheur, on le voit, ne présidait à cette alliance, et pourtant, elle fut heureuse. Ce petit marié grandira, et il sera digne de son nom, il sera digne de l'éminente compagne que le ciel lui avait accordée. Dès les premiers jours, la jeune duchesse se montra ce qu'elle fut toute sa vie : humble au milieu des grandeurs, patiente dans les épreuves et ferme dans la foi. Elle fut présentée à la Cour, et sa rare beauté, l'éclat de sa toilette et de ses bijoux attirèrent tous les regards et excitèrent les applaudissements; au théâtre, où sa belle-mère la conduisit, le public la salua par des acclamations qui la rendirent si confuse qu'elle se retira, toute en pleurs, dans le fond de sa loge. Ceci était le côté éclatant de sa position, mais cette médaille avait un revers; l'hôtel de la Rochefoucauld était le rendez-vous de tous les philosophes et des beaux-esprits du jour. Le beau-père de la duchesse était volontiers son incrédule, et il attaquait la foi de sa belle-fille par tous les sarcasmes que lui fournissaient les écrits du temps; elle opposait à cette guerre sourde une patience invincible; elle ne répondait pas, mais la foi, qu'on voulait éteindre, brûlait dans son cœur, ardente et pure. Elle finit par gagner à ses croyances sa belle-sœur, madame de Durtal, qui, cinq ans après, périt sur l'échafaud, et son beau-père même, qui mourant, après s'être confessé, lui dit :

« Eh bien ! mon enfant, êtes-vous contente de moi ? »

La Révolution la trouva préparée; elle fit émigrer son mari qu'elle croyait en danger, mais elle resta avec son fils et sa fille, et elle eut le bonheur de servir Dieu pendant ces temps difficiles avec un courage et un zèle toujours nouveaux. Elle sauva de la mort plusieurs prêtres, elle baptisa un enfant qui, faute d'un ministre de l'autel, n'avait pas reçu ce premier sacrement; elle fit partout le plus grand bien, et elle put préserver, par sa présence, les propriétés de sa maison. Son

zèle pour le salut des âmes se manifesta auprès de madame Helvétius, veuve d'un encyclopédiste, et qui, elle-même, vivait dans l'éloignement de Dieu. Elle se mourait; la religion était pour elle comme un livre fermé, et elle ne savait où reposer son pauvre cœur. Madame de Doudeauville pénétra auprès d'elle et l'exhorta avec tant de douceur et de délicatesse qu'elle parvint à lui faire recevoir la visite d'un prêtre, qui l'éclaira et la consola jusqu'à ses derniers instants.

L'horizon, devenu moins sombre, permit le retour des émigrés, et la duchesse eut l'indicible joie de se retrouver avec son mari et ses enfants, dans cette terre de Montmirail qu'elle leur avait conservée, ce qui faisait dire d'elle : *Le cœur de son époux se confie en elle, il ne manquera pas de richesses. Elle lui a rendu le bien tous les jours de sa vie.* Et en effet, tout l'éloge de la femme forte s'applique à cette généreuse chrétienne : elle avait surmonté les tentations que font naître l'orgueil du rang, de la richesse et de la beauté; les périls de l'Église l'avaient trouvée fidèle, et, rendue au calme de la vie ordinaire, elle y montra les plus rares vertus d'une épouse, d'une mère, d'une amie des pauvres, vertus que couronnait une humilité singulière. Il faut lire dans la biographie que nous analysons le récit de ces années si bien employées, tous ces devoirs embrassés avec tant d'amour, accomplis avec tant de conscience, ces malheurs de famille acceptés avec tant de résignation et tant de douceur; ce récit est touchant et édifiant; les instructions données par la sainte duchesse à sa fille Ernestine, fauchée avant l'âge, seront lues avec profit par toutes les jeunes femmes; le livre, écrit avec grâce et simplicité, est digne d'être recommandé à nos lectrices; j'en connais peu de plus réellement utiles, et nous félicitons l'auteur anonyme de sa bonne œuvre et de son excellent travail.

M. B.

L'ART D'ÉCRIRE

PAR ANTONIN RONDELET

M. Barbey d'Aurevilly, ce terrible pourfendeur, qui, armé de son grand sabre, poursuit dans le passé, le présent et l'avenir, toutes les femmes qui ont écrit, qui écrivent et qui écriront, serait bien en colère s'il savait qu'un éminent professeur, un profond philosophe, un écrivain consommé a envoyé au Journal des Demoiselles, (*Un journal pour les Demoiselles!*) un exemplaire de son *Art d'Écrire*, et qu'il désirait qu'on en parlât aux jeunes filles, abonnées de ce recueil. Est-ce que des jeunes filles doivent savoir lire, écrire, et leur science ne doit-elle pas se borner à raccommo-der les faux-cols et les chaussettes, et à apprendre, d'un cordon bleu, les secrets de la cuisine, afin que pères, frères et maris fassent excellente chère? Leur intelligence

doit-elle aller au delà ? Il paraît que M. Rondelet, qui connaît le monde, ose penser que l'instruction n'est pas défendue aux femmes, et qu'il serait à désirer même que leur cercle intellectuel s'élargit, et que, obligées d'écrire, (qui est-ce qui n'écrit pas une lettre de temps en temps ?) elles le fissent par une méthode plus sûre. Dans ce volume écrit avec un grand art et une grande élégance, il donne les lois de la pensée et de l'expression de cette même pensée. Mais, analyser ce livre abstrait nous serait trop difficile; nous nous bornerons à dire qu'il fournirait une très-noble et profitable lecture aux jeunes gens, à tous ceux qui s'occupent d'éducation, et que les femmes y trouveraient des chapitres tout à fait de leur compétence; je citerai celui sur les langues étrangères et l'avantage qu'elles donnent à celui qui augmente par elles et le domaine de sa pensée et l'étendue de son vocabulaire. Il fait sentir aux esprits les plus paresseux la nécessité de réfléchir et de se rendre maîtres de leur sujet, alors même qu'il ne s'agit que d'une simple lettre; nous notons un autre conseil, celui de ne pas retourner sur ses pas, lorsqu'on écrit, et d'achever sa phrase, si maladroitement commencée qu'elle puisse être; on la corrigera plus tard, mais il est urgent de ne pas la laisser inachevée.

L'Art d'écrire, (œuvre d'un maître en cet art) est destiné à la jeunesse studieuse, c'est une publication utile, fruit d'un grand talent uni à une longue expérience; nous le recommandons aux jeunes gens, aux institutrices et à ces jeunes filles, en grand nombre de notre temps, qui désirent entrer dans la carrière des lettres; elles ne sauraient choisir un guide ni plus spirituel, ni plus capable et plus sûr (1). M. B.

(1) Un beau volume, chez Louis Vivès, 13, rue Delambre, Paris. — Prix : 6 fr.

MANUEL LITTÉRAIRE

PAR MADEMOISELLE C. DE CH.

Dans son beau livre de la *Femme forte*, Monseigneur Landriot dit : « Après la prière, je ne connais pas de meilleur remède contre la tristesse qu'une lecture de quelques heures dans ces écrivains, dont la noble pensée et le style sublime vous transportent dans des régions sublimes où l'on oublie les hommes et les affaires humaines... » J'ai lieu de croire que ce bon et sage conseil n'est guère suivi par les femmes et les jeunes filles de notre temps; on lit moins qu'autrefois, on ne lit que des ouvrages frivoles et la vraie littérature, ce parfum de l'esprit humain, reste étrangère à la génération féminine de notre époque; la génération masculine se hâte d'oublier le peu qu'elle en a su, une fois le baccalauréat passé; les hommes négligent la culture de l'esprit pour les affaires d'argent, les femmes pour la toilette et les babioles. Voici deux volumes qui, lus à petite dose et avec attention, ornent la mémoire d'une jeune fille et lui donneraient une idée exacte des richesses littéraires de la France. L'ingénieux auteur a réuni dans la première partie quelques-uns des plus beaux vers de nos poètes, et dans la deuxième partie un choix fait dans les prosateurs. Une notice bien écrite accompagne chacun de ces extraits : ces deux volumes nous semblent utiles dans leur intention, agréables dans leur choix et tout à fait dignes d'être recommandés à nos lectrices (1).

M. B.

(1) Chez le libraire de Château-Thierry. — Prix 2 fr. 50 c. — Se vend au profit d'une œuvre de charité.

SEULE DANS PARIS

(SUITE)

IV

UN EMPLOI.

L'hiver s'avanceit, les modes prenaient une physionomie nouvelle, et la passementerie, qui est si traître, baissait à l'horizon : on la remplaçait par des guipures ou des dentelles, ou des perles, ou des plumes, ou des paillettes, ou des

fournures, ou des broderies; n'importe, les commandes cessaient. M. Bachelet n'osait pas s'aventurer, et le petit métier sur lequel Hélène tissait des galons, était rentré dans le repos. Elle avait gagné si peu de chose à cette chétive besogne qu'à plusieurs reprises, pour le loyer, cette dette que les pauvres redoutent, elle avait dû entamer son mince capital, et elle arrivait, en pleine morte-

saison, sans emploi, sans travail, et ne possédant plus que quelques écus qui diminuaient chaque semaine, et dont elle suivait la fuite d'un œil consterné. Et elle était seule ! Ses pauvres voisins luttèrent avec courage contre les difficultés toujours renaissantes de leur petite industrie, et ne pouvaient la servir autrement que par leur sympathie; ils s'informaient cependant, ils veillaient aux places vacantes qu'Hélène aurait pu remplir, et lui apportaient des feuilles d'annonces qu'ils empruntaient à des amis.

Hélène lisait : on demandait des dames de compagnie, des lectrices, des demoiselles de magasin; quelques-unes de ces annonces avaient une tournure mystérieuse; que demandait-on ? que voulait-on ?... Elle cherchait à s'orienter, elle s'informait auprès de M. Bachelet, qui lui disait que tel quartier était mal famé, que telle rue était habitée par des négociants honnêtes et des gens comme il faut; sur ces indications, elle se hasardait, elle allait s'offrir à ceux qui promettaient le salaire en retour du travail, mais que de déceptions ! La place était occupée ! ou bien, le salaire était dérisoire, et le labeur compliqué et écrasant, ou bien, on exigeait des connaissances spéciales qu'elle ne possédait pas, ou bien, l'annonce sérieuse et décente cachait un traquenard : on demandait une demoiselle pour l'envoyer figurante dans quelque théâtre ou la faire monter sur les tréteaux d'un café concert... Alors, Hélène de Villemandre, pâle de confusion et de chagrin, revenait chez elle comme la biche blessée retourne au gîte, et se sentait tout à coup heureuse de retrouver ces murs glacés et d'abriter sa jeunesse, sa beauté, son innocence dans cette chambre misérable. Elle y trouvait la pauvreté, mais la pauvreté, compagne de l'honneur. Elle se retrempeait en lisant quelques pages sérieuses, elle élevait son âme au-dessus de ces turpitudes, et calmée par le silence et la solitude, elle s'endormait sous l'aile de son ange. Elle faisait de bons rêves, et redoutait le réveil. Hélas ! L'heure matinale sonnait vite et avec elle la réalité.

Elle était rude, cette vie réelle : Hélène avait expérimenté la gêne, les privations d'une existence étroite, mais elle n'avait pas vu le foyer maternel sans feu; elle avait trouvé des aliments sains et simples sur sa table, elle n'avait pas eu d'angoisse sur le pain du lendemain; aussi longtemps que la main frêle de sa mère l'avait protégée, elle avait vécu tranquille, cet abri lui suffisait, mais ce qu'elle croyait une maison n'était qu'une tente : la mort l'enleva, et Hélène se trouva seule dans le désert de la vie, dans le désert de Paris. Les jours sombres d'hiver s'enchaînaient les uns aux autres sans amener une espérance, ou, s'il s'en présentait une le matin, elle était anéantie le soir. Hélène vivait, situation cruelle pour une âme remplie d'énergie et de courage, et elle avait beau jeter les yeux sur le vaste monde, elle n'y trouvait aucun appui, elle se voyait à la

veille d'une absolue détresse où il faudrait recourir, elle si fière, à la charité de sa tante, ou à la charité publique. Elle pressentait ce jour fatal, elle le voyait approcher avec épouvante et comme un enfant prêt à tomber dans un abîme, se réfugia dans les bras de son père, elle se jetait dans les bras de Dieu.

— Aidez-moi ! Gardez-moi ! disait-elle; gardez-moi des pensées funestes et donnez-moi le pain de chaque jour.

Elle venait de dire sa prière, et s'était couchée, toute frissonnante; le sommeil pourtant descendait doucement, et elle n'entendait que dans le lointain un léger murmure de voix qui partait de la chambre voisine. M. Bachelet, sa femme et son fils Ambroise causaient :

— Quand je te dis, Bachelet, que notre pauvre demoiselle est à bout de ressources ! Je le vois bien, pardi ! Elle a diné avec un petit pain et elle a soupé par cœur. Quand je te le dis !

— Eh bien ! Qu'y faire, ma femme ? Je me suis informé dans tout le quartier, j'en ai rien trouvé, j'ai apporté les *Petites Affiches*, je lui ai même apporté le *Figaro*, que notre voisin le quincaillier nous passe quelquefois, elle n'a pas réussi, ce n'est pas de ma faute.

— Non, bien sûr, mais ces annonces-là sont des attrape-nigauds; on vous demande un travail de nègre pour du pain sec, ou bien, on vous tente par des positions magnifiques, mais pas de danger qu'une fille bien élevée, une fille qui a de la religion accepte ça !

— Avec tous ces beaux sentiments, elle va crever de faim, votre demoiselle ! répondit Ambroise d'un ton rogue.

— Non, si ton père veut faire une petite démarche.

— Eh bien ! quoi, ma femme ? quoi encore ?

— Tu as un cousin qui est employé dans le grand magasin de toiles du faubourg Saint-Antoine ?

— Certainement : il conduit les chevaux ; il est là depuis vingt ans, ce qu'on ne voit pas souvent sur le pavé de Paris. Après ?

— Nous arrivons à la belle saison, on va préparer les trousseaux pour les mariages qui se feront après Pâques, et les magasins de blanc ne savent où donner de la tête; une demoiselle de plus pourrait être employée à la *Fleur de Lin*; tu pourrais faire proposer mademoiselle Hélène par ton cousin, il a la confiance des patrons...

— A fait ! C'est une idée, ma femme. J'irai demain.

— Et moi, je mettrai le pot au feu, et mademoiselle Hélène aura une tasse de bouillon.

— Vous vous exterminiez pour elle, maman, dit l'aimable Ambroise, qui aurait voulu qu'on ne s'exterminât que pour lui.

— C'est mon idée, mon lieu, ça nous portera bonheur. »

Ces humbles protecteurs, le passementier, le

cocher, réussirent : on avait besoin de demoiselles à la *Fleur de Lin*, et on ne rejeta point celle que recommandait un vieux serviteur de la maison.

Hélène se présenta, et elle fut regardée, examinée, interrogée par la propriétaire du magasin, madame Paulet, petite femme vive, ronde, entendue, qui paraissait bonne, mais qui, évidemment, faisait passer les affaires avant toute autre chose. Elle examina Hélène d'un œil perspicace, et lui dit avec netteté :

— Vous me plaisez, mademoiselle, quoique vous sembliez un peu frêle pour la besogne de nos employés, mais nous leur donnons un bon régime, et vous vous fortifierez. Seulement...

— Dites, madame ?

— Votre costume laisse à désirer : nous abandonnons aux couturières de grand style les robes de soie, les colifichets et les traines, une maison sérieuse comme la nôtre n'a pas besoin de cette enseigne, nous tenons seulement à une tenue correcte, soignée. Nous ne vous obligerons pas à quitter votre deuil... au contraire, cela fait bien, cela donne quelque chose de respectable à la maison.

Hélène sourit tristement :

— Je vous comprends, Madame ; je tâcherai de vous satisfaire. »

— Très-bien. Et elle consulta un petit agenda ; à mardi, 15 du mois... Nous comptons sur vous, et nous serons, je l'espère, contents les uns des autres... »

Hélène salua Madame Paulet et quitta la *Fleur de Lin* ; elle allait lentement et réfléchissait au moyen d'avoir cette tenue décente qui était de rigueur dans son futur emploi : elle portait sa moins mauvaise robe et son unique chapeau, tous deux ménagés, épargnés, comme, à bord de la Méduse, on épargnait l'eau et le biscuit. Où trouver de quoi les remplacer ? Un embarras de voitures la contraignit à s'arrêter à l'angle d'une rue ; ses yeux s'arrêtèrent sur une inscription, tracée à la main, et placée derrière la devanture d'un petit magasin d'orfèvre : Ici on achète les montres et les vieux bijoux.

« Mon Dieu ! se dit-elle, je possède encore la montre de mon père... mais la vendre ! Quelle cruelle extrémité ! »

Elle lui fit une petite caresse sous le menton de son corsage, et la rue étant redevenue libre, elle retourna chez elle ; mais la pensée du besoin extrême où elle se trouvait ne la quittait pas. Elle passa en revue sa garde-robe, soin bien inutile : elle connaissait cette robe d'alpaga, amincie à force de services, la vieille robe de toile de Vichy à carreaux noirs et blancs, et le vêtement qui l'accompagnait ; les cols usés, les manchettes vieillies, les cravates hors de service ; elle savait par cœur cet indigent trousseau ; elle savait aussi la détresse de sa bourse : il ne lui restait rien, absolument rien que la montre, le seul objet qui valût quelque argent. Elle la tira, la regarda

longtemps : c'était une ancienne montre d'or, épaisse, et dont la boîte portait l'écusson des Villemandre, burelé de sable et d'argent ; elle était attachée à un cordon de soie. Hélène la baisa et se dit :

« Mon père la portait à Solferino ; il m'a dit un jour, en la mettant près de mon oreille, qu'elle ne l'avait jamais quitté, ni au collège, ni à l'école, ni au régiment... ô mon père, si tu voyais ! ô ma mère, si tu voyais ! »

Son âme se fondait de tendresse et de chagrin, mais les inexorables réalités la pressaient comme l'éperon presse le cheval et la force à franchir un obstacle redouté. Il le fallait ! Et le lendemain matin, elle se rendit chez l'orfèvre.

Il demanda les renseignements ordinaires, puis, il examina la montre de l'officier.

« Le mouvement ne vaut pas grand'chose, dit-il, mais le boîtier a de la valeur : cent trente-cinq francs ? »

Hélène ne put répondre : elle sanglotait ; l'orfèvre avait vu plus d'un de ces drames, il avait tenu dans sa main et pesé dans ses balances bien des bagues, souvenirs précieux, des bijoux offerts dans des jours d'allégresse, des montres qui avaient sonné aux heures brillantes... mais quoiqu'il eût l'habitude du trafic, son âme gardait un coin sensible, et les pleurs d'Hélène le touchèrent.

« Voulez-vous, lui dit-il, faire une vente à réméré ? »

Elle l'interrogea du regard :

— Vous ne savez pas ce que c'est ? Eh bien ! j'achèterai votre montre, je la garderai, et d'ici à un an, vous pourrez me la racheter, en me payant les intérêts. Voulez-vous ?

— Monsieur, je crains bien, dans un an, de n'être pas plus riche qu'aujourd'hui.

— On ne sait jamais... une belle jeune fille... on a vu des rois épouser des bergères... dit l'orfèvre en grommelant dans sa barbe grise. Voilà votre argent, mademoiselle ; dans un an, vous retrouverez la montre... plus tard, non. »

Elle sortit inconsolable, de cette boutique où elle laissait son dernier trésor, et elle avait besoin de rappeler dans son cœur qui faiblissait, tout le courage de son père et toute la foi de sa mère.

Quatre jours après, elle entra au magasin de toiles. L'œil scrutateur de madame Paulet l'examina des pieds jusqu'à la tête, avec une parfaite satisfaction : elle trouvait grand air à Hélène de Villemandre, elle la trouvait très-belle dans cette simple robe noire, avec ses cheveux couleur de lin ou de soie, attachés par un nœud alsacien, et elle se dit en elle-même :

— Vraiment, elle ornait le magasin ; c'est une personne tout à fait bien...

Le magasin de la *Fleur de Lin* n'était pas un de ces bazars universels, halles bruyantes où l'on entasse les marchandises les plus disparates, assemblage d'objets hétérogènes surpris de se

trouver ensemble, où les fourrures du pôle s'unissent avec les éventails de Java, où l'on vend de la batiste et des lits de fer, des couvertures d'écurie et des jouets d'enfants, palais élevés à la démocratie, que visitent volontiers les femmes aux goûts luxueux et à la fortune médiocre, car elles y trouvent ce qu'elles désirent, l'apparence du luxe et la surface de l'élégance; non, la *Fleur de Lin* ne vendait absolument que les produits du lin, les toiles filées, tissées et blanchies aux bords de la Lys, le linge de table ouvré, damassé, le linge de toilette, où, à côté des vieilles serviettes à l'usage de nos pères, se voient toutes les inventions anglaises, américaines, égyptiennes, et enfin, la toile très-fine destinée aux autels. C'était ce qu'on appelle une maison sérieuse, qui faisait de grandes affaires; l'aspect des magasins était grave, rien ne chatoyait à l'œil, on ne voyait que les blancs rouleaux de la toile, régulièrement entassée, et l'on sentait dans l'air une odeur de lin et de prés qui réjouissait le cœur.

La besogne d'Hélène n'était pas très-difficile : elle devait, sous les ordres de la première demoiselle, apporter et déployer les paquets de linge de table que les clients voulaient examiner, et, sur un ordre, un signe, il lui fallait aller du magasin de vente jusqu'au magasin de dépôt, situé au second étage, et descendre les paquets, fort lourds, qui contenaient les services. Puis, ceci fait, les achats accomplis, elle remettait en bon ordre nappes et serviettes, les ficelait, les reficelait, les replaçait dans leurs rayons où les reportait péniblement au deuxième étage. Pour ce métier, il fallait peu de génie, mais des bras robustes et des jambes solides.

Cependant, Hélène se soumit, et du fond du cœur, à ce labeur pesant, et peut-être l'aurait-elle trouvé doux en le comparant à l'oisiveté forcée où elle avait dû vivre, mais que d'autres tristesses à côté de ces peines et de ces fatigues !

Cette maison était bien administrée : les jeunes gens et les jeunes filles vivaient sous une surveillance sévère, ils mangeaient à la même table, présidée par madame Paulet, qui n'autorisait pas les *a parte*; les commis couchaient dans le magasin transformé en dortoir ; les demoiselles occupaient au troisième, une grande pièce où six lits uniformes se rangeaient sous d'étroits rideaux d'indienne. Tout cela était propre, bien tenu et bien réglé, et cependant, Hélène éprouva une véritable souffrance en se trouvant pour la première fois de sa vie, dans une étroite promiscuité avec des personnes étrangères. Et combien étrangères à ses pensées et à ses habitudes ! Ces jeunes filles, ses compagnes désormais, étaient pauvres comme elle, isolées comme elle, mais elles n'étaient pas déclassées, et un éternel souvenir, un éternel regret n'empoisonnaient pas leurs heures; une aspiration continuelle vers d'autres biens ne les élevait pas au-dessus de

leur position pour les faire retomber avec plus de douleur sur la terre. Leurs goûts s'assortissaient à leur cadre; vulgaire était leur situation et vulgaires aussi leurs désirs : l'une d'elles, mademoiselle Fanny, le *chef de rayon* d'Hélène, ne pensait qu'à épargner et à accumuler en vue d'établir, dans quelque bourgade, un *magasin de blanc*; elle était dure avec Hélène, la commandait de très-haut, ne laissait passer aucune inadvertance, elle avait tous les défauts des affranchis, basse avec ses supérieurs, et dure à ses inférieurs : Hélène préférait cependant sa société, ses sèches observations, ses brèves répliques, ses âpres calculs, à la gaieté et à l'entrain des quatre autres demoiselles : Caroline, vraie parisienne qui aimait la toilette à la fureur, Jeanne, petite provinciale très-avisée et dont la conversation n'était pas édifiante, et enfin, Hortense et Cornélie, deux paysannes des environs de Paris, qui venaient apprendre le commerce et qui cherchaient surtout les occasions de plaisir.

C'était le soir, dans la chambre à coucher, que les quatre jeunes filles échangeaient leurs impressions : les acheteurs, les acheteuses, les toilettes, les plaisirs du dimanche passé, ceux du dimanche futur, l'humeur de madame Paulet, une querelle conjugale entre elle et son mari, les plaisanteries de ces *messieurs* (les commis), en formaient la trame ordinaire : Hélène écouta d'abord avec stupéfaction, puis avec une crainte répulsive : les libertés de langage et de pensées de ces pauvres filles la consternaient : sa pudeur, sa fierté, sa charité pour le prochain souffraient à la fois, et à plusieurs reprises, interrogée, persécutée par ses compagnes, elle ne put tout à fait cacher la répugnance qu'elle ressentait. On la trouva fière, on la trouva prude, et, comme elle était ostensiblement plus pauvre qu'aucune de ses consœurs, on se moqua d'elle sans vergogne.

Son grand air, que ces fillettes appelaient de *grands airs*, fut tourné en ridicule : Caroline, un singe ! l'imita dans son attitude sérieuse et sa parole réservée, les autres pouffèrent de rire; sa pauvre garde-robe fut, sans pitié, fouillée et honnie.

« Mine de princesse, trousseau de mendiante : disait Jeanne, et elle chuchotait tout bas, en parlant à M. Jules, son voisin de table.

— Eh ! on achète un trousseau, mais une figure, une taille, des mains comme celles de mademoiselle Hélène, ça ne se vend pas chez les marchandes de modes.

— Mademoiselle Jeanne, dit la voix nette de Madame Paulet, vous savez que nous ne voulons pas de conversations particulières, ni de ricanelements. »

Hélène avait très-bien entendu, quoiqu'on eût parlé bas, mais les moqueries et les louanges s'émoussaient sur la cuirasse d'indifférence dont elle était revêtue : elle souffrait tant dans les fibres intimes de son être, que les contrariétés

extérieures ne parvenaient pas à la troubler. Qu'était-ce qu'une toilette insuffisante, qu'étaient-ce que les railleries de ces petites filles, sans pitié, mais aussi sans lumières, en comparaison du travail implacable, de l'abaissement, et surtout, surtout, de l'amère solitude du cœur ?

— Si mon père et ma mère vivaient, se disait-elle souvent, je serais contente de mon sort ! Je vendrais des fleurs dans la rue, je mendierais avec joie pour eux ! Mais seule ! »

Ce travail de magasin excédait ses forces ; mademoiselle Fanny ne daignait pas s'en apercevoir, et gourmandait souvent sa faiblesse ou sa lenteur, alors qu'Hélène sentait plier son corps sous le poids des pièces de toile, et que ses jambes harassées montaient péniblement l'immense escalier. Un des commis, très-clairvoyant, s'empressait auprès d'elle et l'aidait de son mieux, alors que l'œil sévère de la patronne ne pouvait le suivre. Monsieur Lucien, joli jeune homme, coiffé à la Capoul, chef de rayons des toiles pour draps de lit, assez fin, quoique vulgaire, maniant à merveille l'argot spécial des marchands, était bien vu par les patrons, dont il servait les intérêts, et mieux encore par les jeunes employées, à qui plaisaient son visage riant et ses bons mots empruntés aux opérètes à la mode. Il était bon prince et se laissait admirer, mais il admira à son tour, lorsqu'Hélène parut dans la maison : il se tint auprès d'elle, il comprit, par instinct, que ses calembours, ses galanteries et ses soins, ne seraient pas goûtés par cette jeune fille, dont la supériorité lui plaisait et dont la sévère modestie lui faisait peur. Mais lorsqu'il remarqua à quel point le labeur de servante et d'esclave qu'on lui imposait était au-dessus de ses forces, il essaya toutes sortes de moyens pour lui venir en aide ; il la guettait, il lui prenait d'autorité le fardeau qu'elle avait peine à soutenir ; en quelques enjambées, il franchissait l'escalier, redescendait en fredonnant, il disait à Hélène, en passant devant elle :

« Toujours à votre service, mademoiselle ! Un merci, monsieur, le payait. »

Le dimanche, on fermait le magasin. Hélène avait la liberté, grandement appréciée, d'aller à l'église ; parfois aussi, elle visitait ses anciens voisins, les Bachelet, et rentrée dans le dortoir solitaire, elle lisait un peu, elle rêvait beaucoup. Elle revenait des vêpres, un beau dimanche d'été, et elle rencontra dans le magasin fermé, M. Lucien, en grande toilette : il la salua avec embarras, et lui dit :

« Mademoiselle Hélène, vous êtes étrangère à Paris, et vous y passez bien tristement les jours de congé. Si vous vouliez... si j'osais vous proposer.

— Une partie de plaisir ? Monsieur, je n'en désire pas. Il me suffit d'aller à l'église et de me reposer un peu.

— Pourtant, il y a des plaisirs qui seraient

bien dignes de vous... une jolie promenade aux bords de la Seine ; par exemple... Une partie de spectacle, dans un théâtre sérieux... J'avais pensé à vous proposer... nous aurions pris une ou deux de ces demoiselles à votre choix, et nous serions allés au lieu que vous auriez préféré... Vous auriez vu la campagne, vous vous seriez reposée.

— Monsieur, je vous suis reconnaissante de votre bonne intention, mais je ne puis accepter.

— Je sais bien... Vous êtes fort au-dessus de nous, mademoiselle.

— Eh non ! monsieur, je ne suis qu'une pauvre demoiselle de magasin, mais je n'ai nulle envie de m'amuser, et, je l'avoue, j'ai eu trop de chagrins pour que le besoin d'être seule ne soit pas impérieux pour moi. »

Le pauvre Lucien la regarda, désolé et stupéfait ; elle le salua poliment et retourna chez elle. Quand elle fut éloignée, Lucien se secoua, et se dit :

« Rien à faire, je crois ? elle a un air de reine qui ne me permet pas de lui parler, là, à cœur ouvert. Allons ! n'y pensons plus ! La petite Jeanne irait volontiers à Saint-Cloud, elle, avec Emma, du *Colysée*, et Rachel de la *Violette*. Il ne faut pas perdre un si beau dimanche ! »

Il s'en alla à la recherche des jeunes personnes, pauvres filles folles d'air et de liberté, mais quoique ses avances eussent été repoussées, il continua à rendre à Hélène tous les petits services qui étaient en son pouvoir, et elle continua à lui en témoigner une froide, mais sincère reconnaissance. Il était, à tout prendre, le seul être dont elle eût à se louer, dans ce caravansérail de la toile, où elle vivait si profondément seule. Pour madame Paulet, elle était un chiffre plus ou moins productif ; pour mademoiselle Fanny, une compagne dans laquelle elle présentait peut-être une future concurrente, car l'intelligence d'Hélène l'avait étonnée et mise en garde ; pour les quatre autres jeunes filles, elle était d'autant moins sympathique qu'on ne pouvait lui adresser un reproche, et que sa distinction et sa réserve n'admettaient pas la familiarité. Elle s'efforçait cependant de les prévenir par de bons offices ; elle ne répliquait pas à leurs sarcasmes, et leur montrait toujours de la douceur et de l'obligeance ; Caroline et Jeanne commençaient à se sentir touchées, et elles dirent un jour :

« Nous avons tort de lui faire du chagrin, elle qui ne gêne personne. »

La nuit était bienfaisante pour Hélène : elle dormait du sommeil profond de son âge, du sommeil que donne le travail, elle se réveillait avec des pensées mélancoliques, mais paisibles ; elle priait avant que ses compagnes ne fussent levées, et qui aurait vu, surtout au matin des lundis, cette chambre à coucher, habitée par six jeunes filles, aurait deviné qu'une des six n'était pas semblable aux autres. Devant ces cinq lits,

les vêtements traînaient à terre, les bottines, pleines de poussière, étaient jetées sur la robe; cinq têtes fatiguées s'agitaient sur l'oreiller; devant un sixième lit, tout était en ordre, et sous des rideaux abaissés, on voyait un beau visage calme et reposé, et des mains blanches et fines, jointes pour la prière.

Une de ces nuits qui séparent le dimanche du lundi, Hélène fut éveillée par une plainte qui venait du lit de sa voisine Jeanne. Jeanne était allée la veille à Bougival, elle était rentrée exténuée, elle se plaignait, et Hélène, venue vers elle, lui trouva une forte fièvre. Elle la couvrit soigneusement et resta debout auprès d'elle.

Jeanne avait pris froid sur l'eau : elle avait fait une de ces parties de canot, si chères aux Parisiens, et elle était rentrée grelottante de fièvre : elle fut sérieusement malade. Madame Paulet la visita, lui fit faire de l'eau d'orge et du tilleul, puis, elle retourna à sa caisse, qui ne souffrait pas d'absence. Hélène hâta sa besogne, et fit si bien qu'elle put, d'heure en heure, aller voir cette pauvre enfant, et, la troisième nuit, la fièvre étant intense, elle la veilla. Jeanne délirait un peu, et à plusieurs reprises, elle dit d'une voix désolée :

« Maman ! Maman ! où êtes-vous ? »

Deux jours après, la fièvre tomba, elle put prendre le potage qu'Hélène lui servit, et comme on était au dimanche, Hélène, la messe entendue, passa tout le jour avec elle. Jeanne la regardait avec une espèce d'attention attendrie et étonnée :

« Vous êtes bonne ! dit-elle, oh ! que vous êtes bonne ! »

— Pas tant que cela, répondit Hélène en riant.

— Oh ! si ! Vous me soignez comme une sœur, moi qui ai été si méchante avec vous, et puis, vous êtes si sage, si pieuse ! Ce n'est pas vous qui seriez allée canoter à Bougival, avec M. Lucien et toutes ces jeunes filles.

— Mais vous-même, Jeanne, pourquoi le faites-vous ? Je suis bien sûre que vous avez été élevée dans d'autres habitudes.

— Pour ça, bien sûr ! Que dirait maman, si elle me voyait dans ce Paris, travaillant comme une esclave toute la semaine, et courant comme une folle le dimanche !

— Où demeure madame votre mère ?

— Dans un village de Normandie, dans la vallée d'Auge. Ah ! qu'il fait beau là ! Quels herbages ! Qu'il fait vert au printemps ! C'est autre chose que leur bois de Boulogne ! Et la vieille église, et le cimetière, où il y a une croix, vieille, vieille, comme tout...

— Pourquoi avez-vous quitté ce beau village !

— Maman est veuve, elle n'est pas riche, elle est tout bonnement épicière à Bonneuil, elle a cru une voisine qui lui disait qu'à Paris, je gagnerais de l'argent... je suis venue... »

Son visage pâle rougit, mais elle acheva avec une sorte de courage :

— Pauvre maman ! Elle n'en a pas vu beaucoup de mon argent ! ni de mes lettres ! Je suis sûre qu'elle pleure en pensant à sa Jeannette !

— Vous devriez lui écrire, dit Hélène en pressant avec affection la main de Jeanne.

— Elle me demandera tout aussitôt de revenir auprès d'elle.

— Eh bien ! ce serait une bonne idée, vous seriez plus heureuse, ma chère Jeanne.

— Quant à ça, je ne suis pas heureuse, c'est sûr.

— Un peu de courage, Dieu vous inspire en ce moment un bon sentiment !

— Ah ! le bon Dieu, je l'ai bien oublié aussi !

— Il vous attend, écrivez à votre mère ! Pensez à la joie que vous lui ferez !

— Mademoiselle Hélène, répondit Jeanne avec humilité, écrivez, vous, moi je ne sais que babiller, je ne sais pas bien écrire, ce n'est pas la faute des chères Sœurs cependant ! je ne pourrais pas dire ce qu'il faut. Dites à maman que je regrette de m'être tant amusée, de ne pas lui avoir envoyé d'argent, et... oui, dites que si elle veut de moi, je suis prête à retourner près d'elle... »

Hélène l'embrassa, c'était le premier moment de bonheur qu'elle avait goûté depuis son arrivée à Paris. Elle écrivit, et la mère de Jeanne vint elle-même chercher sa fille huit jours après. Jeanne était sauvée, et Hélène satisfaite.

Au moment des adieux, la petite Jeanne lui dit avec des yeux mouillés :

« Il faut venir nous voir à Bonneuil, Hélène ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



LES LUNETTES DE MA GRAND'MÈRE

I

C'est un de mes plus lointains souvenirs que celui de mon oncle Tony.

Je ne sais trop pourquoi je l'appelais mon oncle ; en réalité, c'était un de mes vieux cousins dont, pour de certaines considérations de famille, on avait fait mon parrain.

Aujourd'hui, on ne comprend plus guère dans les familles le rôle des grands parents. Ils viennent vous voir, on leur fait visite ; mais tout se borne là. S'il leur arrive de faire deux ou trois observations de suite à quelque nièce ou à quelque neveu, on compte sur les doigts leurs remarques et on les trouve bien grondeurs et bien intolérants.

On a donc complètement perdu, dans la jeunesse du temps présent, le sentiment de cette affection domestique, plus sévère peut-être et moins douce que l'autorité paternelle, mais plus généreuse, parce qu'elle est moins obligatoire, et plus utile parce qu'elle est plus clairvoyante.

Mon oncle Tony avait dans son tiroir de commode une belle épée en acier bruni, qu'il tirait de son fourreau lorsque j'allais le voir. L'occasion où il me la montra fut mémorable dans ma vie d'enfant, et je pourrais dire d'homme.

Un petit camarade me raconta un jour je ne sais quelle histoire ou quel projet, et termina son récit par ces paroles si souvent répétées dans le monde : « surtout, n'en dis rien ! »

— Comment ? n'en dis rien ! reprit l'oncle Tony. N'en dis rien ! Il t'a recommandé de n'en rien dire, et tu te crois tenu au secret ?

— Sans doute, mon parrain, puisqu'il ne le veut pas.

— Tu te trompes, Francis, reprit le vieillard, avec une gravité qui me frappa. C'était à lui à prendre ses précautions et à te demander d'avance le secret. Il devait te prévenir et savoir s'il te convenait de l'entendre à cette condition. Mais il n'est permis à personne de vous créer une obligation à son gré. Il serait vraiment trop commode de venir nous raconter tout ce qui peut jeter l'alarme dans notre cœur, pour nous défendre ensuite de prendre conseil, et de nous éclairer dans la mesure de nos besoins. C'est là une surprise et pas autre chose. On ne peut pas nous mettre malgré nous dans une confidence. Lorsque

quelqu'un nous a ainsi jetés dans une révélation inattendue, ce n'est pas nous qui sommes à la merci de son exigence pour garder son secret ; c'est lui qui est tenu de s'en rapporter à notre jugement. Nous pouvons accueillir sa prière, mais nous sommes en droit de nous refuser à son injonction. »

Mon très-honoré oncle Tony n'avait pas toujours, comme on le voit de reste, l'habitude d'être très-limpide pour une intelligence enfantine. J'ouvrais de grands yeux ; mais, malgré les plus sincères efforts, je ne saisisais pas tout. Cependant je me suis souvent dit depuis, comme une leçon à tirer de cette expérience, qu'il n'est pas aussi oiseux qu'on veut bien le croire de parler parfois aux enfants le langage d'une raison un peu élevée. Ils retrouvent plus tard dans leurs souvenirs des expressions qu'ils n'avaient pas d'abord saisies et auxquelles le temps ajoute leur commentaire.

II

Mon oncle Tony reprit, un peu comme s'il se parlait à lui-même, malgré l'attention inouïe avec laquelle je l'écoutais :

« Il n'est pas bon, d'ailleurs, d'avoir trop de secrets à garder. A chaque instant, on peut être mis en demeure de s'expliquer, et c'est ainsi qu'on finit par parler à côté de sa pensée. Un homme doit être franc comme la lame de son épée, dût-il percer le cœur de celui qui l'écoute. »

Je ne défends pas absolument la morale de mon oncle Tony. Toutefois, cette verve de gentilhomme français me saisissait comme ces puissantes senteurs de l'air natal, auxquelles le poumon se dilate et qui vous font vivre. C'est ce mot, épée, qui conduisit mon oncle à ouvrir son grand meuble, pour me montrer ce souvenir de sa jeunesse, cette petite rapière brillante qu'il avait, disait-on, plus d'une fois dégainée.

« Vois-tu, mon filleul, reprit mon oncle, en faisant plier la lame sur son genou, ce qui importe dans ce monde, ce n'est pas encore tant de se conduire ou un peu plus mal ou un peu mieux ; mais il y a une chose qu'il ne faut pas perdre, c'est le respect de soi-même ; et ce qui vous dégrade le plus, c'est de se renier soi-même à la face d'autrui par le mensonge. Tu comprends

cela, mon petit, ajouta-t-il, en me passant la main sous le menton comme pour y chercher la barbe du jeune homme : tu comprends cela ! »

La vérité est que je ne comprenais pas beaucoup.

« Il faut être franc, mon ami, quoi qu'il vous en puisse coûter. La première fois que j'eus un duel.... je veux dire une explication dans le monde, ce fut à propos d'un compliment des mieux tournés, et j'ajoute des plus sentis, que j'adressais à l'un de mes camarades. Il me répondit, peut-être sans y prendre bien garde, que je ne pensais peut-être pas tout ce que je disais. Jarnicoton ! Francis, la moutarde me monta au nez, et je lui répliquai d'un certain air peu avenant et peu commode : — Vous avez tort, monsieur, je ne prendrais pas la peine de mentir pour vous. »

Mon vieil oncle acheva ces derniers mots par un sourire un peu orgueilleux, et, tirant de sa poche un mouchoir de batiste, il essuya précieusement l'épée avant de la rendre au sommeil de son fourreau.

III

Je ne saurais, je le répète, prendre tout à fait pour mon compte cette morale très-honorable, sans doute, mais fort humaine, qui va jusqu'au coup d'épée pour affirmer sa sincérité. Toutefois, cette petite scène, discrète mais marquée, m'avait inspiré, bien jeune encore, un redoublement d'amour pour la vérité. Je l'ai toujours regardée comme une chose sainte et sacrée, sur laquelle nul n'a le droit de porter la main.

Cette impression fut achevée en moi par un autre épisode dont mon oncle Tony me fit le récit, peu de jours avant sa mort. Cette narration m'est restée comme une règle de conduite, enfant pour me soumettre, et père de famille pour commander. Je laisse absolument la parole à mon parrain. Il faut vous le figurer dans ce grand fauteuil où il a rendu son âme à Dieu si paisiblement, la mort n'étant, comme il aimait à le dire, *qu'un des devoirs de cette vie*. On sera ému, comme je l'ai été, de cette leçon tirée des plus grands sentiments de cette noble vie. Voici l'histoire des *Lunettes de ma grand'mère*. C'est l'oncle Tony que vous entendez.

IV.

« Que Dieu, mon cher Francis, ait en sa pitié l'âme de ma digne et sainte mère !

C'est elle qui m'a appris cette horreur du mensonge.

Elle m'a enseigné de bonne heure à me respecter.

Bien différente de ces mères qui révoquent en doute la parole de leurs enfants et leur demandent la preuve de ce qu'ils avancent, elle mettait en moi une confiance sans bornes. Main-

tenant qu'elle est morte, maintenant que je pourrais, sans rougir, avouer une faiblesse d'enfant, après toute une vie de loyauté, je puis dire ici devant Dieu que cette confiance n'a jamais été trompée.

Le jour où ma mère m'a fait sentir que j'étais un homme, et où elle m'apprit la valeur d'une parole donnée, fut pour moi un jour solennel. Il n'est jamais sorti de ma mémoire, et je m'en sens encore tout troublé et tout fier, comme si cet événement s'était passé hier.

Voilà mon histoire, Francis, écoute-la bien, et, quand tu auras des enfants, mets-la par écrit, pour qu'ils en fassent leur profit et leur honneur.

V

Tu n'as jamais connu ma grand'mère, madame Denise d'Aunielle.

Quelle femme, mon ami !

A soixante-dix ans passés, elle jouait avec nous au jeu des bouts-rimés, et elle nous improvisait des quatrains sur le coin de la table, ne voulant pas, disait-elle, se mettre en peine de les écrire.

C'est elle qui, deux minutes avant sa mort, voyant debout auprès de son lit une vieille femme de charge qui avait passé la nuit auprès d'elle, lui montrait avec un geste plein de condescendance et d'affabilité un siège dans la ruelle, et lui disait avec ce perpétuel souci des autres : « Ne restez donc pas ainsi, mademoiselle Monneaux, et prenez la peine de vous asseoir. »

Ce noble cœur, cette belle intelligence durèrent ainsi jusqu'au bout. Toutefois, il faut bien le reconnaître, madame d'Aunielle, dans les six derniers mois de son existence, paraissait quelquefois un peu absente d'elle-même. Elle avait toujours eu des distractions, pensant plus aux choses de l'âme, qu'aux choses de la terre. Elle avait eu, toute sa vie, quelque effort à faire pour prêter son intérêt à tout ce qui n'était pas de l'ordre moral. Cette distraction n'avait fait qu'augmenter, voilà tout. Au fond, je suis persuadé que ce n'était point une diminution de son esprit, mais que tout naturellement elle songeait davantage au ciel.

Pour tous ceux qui l'environnaient et particulièrement pour nous, ses petits-enfants, grands rieurs sans méchanceté aucune, ces distractions avaient quelque chose d'imprévu et de divertissant. Quoi de plus risible que de voir grand'mère demander son panier à ouvrage lorsqu'elle le tenait sur ses genoux, son chapelet qu'elle venait d'enrouler autour de son poignet, son dé qu'elle avait mis à son doigt ?

Ma mère, qui était sa fille, s'arrangeait pieusement pour l'avertir sans que personne y prit garde. Un geste, un mouvement du doigt, un regard discret, suffisaient pour prévenir l'insistance d'une seconde question, et nous autres, qui

étions petits, nous suivions ce bon exemple; nous sauvions grand'maman Denise de l'ennui de s'être trompée ou d'avoir oublié. Nous la préservions d'être ridicule, à force de tendresse et d'amour.

VI

Au commencement, et lorsque nous n'y étions pas encore habitués ni préparés, cette infirmité de la distraction amena justement la scène que je te fais attendre.

Ma grand'mère avait gardé la pieuse coutume d'avoir constamment sur sa petite table à ouvrage un livre de piété, mêlé à ses travaux d'aiguille. De temps en temps, lorsqu'elle se trouvait seule ce qui arrivait rarement, elle l'ouvrait sans mettre dans cette action ni l'affection de l'impatience, ni l'indolence de l'oisiveté. Elle se recueillait quelques instants et priait Dieu dans son cœur.

Dès qu'il survenait quelqu'un, elle remettait le volume sur le guéridon, ne cherchant ni à le cacher, ni à le faire voir.

Grand'maman Denise avait la vue basse, défaut héréditaire dans notre famille, où, comme tu le sais, on a toujours beaucoup lu et beaucoup écrit.

Pour lire, même un instant, il lui fallait mettre ses lunettes.

L'étui était ordinairement posé sur le livre lui-même, et elle prenait dans sa main les deux objets en même temps; elle les replaçait de même.

Un jour, comment cela put-il se faire? Je n'en sais trop rien, mais les choses se passèrent autrement.

Ma grand'mère n'avait pas remis ses lunettes sur le livre.

Pour aller plus vite et pour recevoir dans ses bras ma petite sœur que je lui amenais par la main, elle avait posé l'étui sur ses genoux.

Un instant après, Thérèse demanda à sa bonne maman de lui montrer ses poches.

C'est une des grandes joies de l'enfance que de passer en revue un tiroir encombré, ou mieux encore, de voir défiler sous ses yeux, un à un, tous les objets que peut contenir la poche de sa mère. Il y a là-dedans quelque chose du sentiment qui conduisit Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique, ou, pour ne pas le prendre de si haut, quelque chose de l'attente avec laquelle on consulte la liste du tirage dans une loterie dont on attend le gros lot.

Lorsque cette intéressante inspection fut terminée, ma grand'mère reterma le tout un peu précipitamment, parce qu'on lui annonçait une visite.

L'étui de lunettes disparut avec le reste dans les vastes profondeurs de la poche. Seulement, tous les bonbons n'y rentrèrent pas, et Thérèse

avait fait, comme à l'ordinaire, cette provision de douceurs qu'elle avait depuis si longtemps l'habitude de recueillir, et nous de manger.

VII

Maman reconduisit la visite, et après quelques instants, elle fit à son tour ses préparatifs pour se retirer avec nous.

— « Aline, » dit madame d'Aunielle, en nous congédiant, « où donc ai-je mis mes lunettes? Elles étaient là sur mon livre. »

Or, mon ami, comme je te l'ai dit, grand'maman Denise avait mis son étui dans sa poche; mais, ni Thérèse, ni moi, ni ma mère, ne nous en étions aperçus, ni même doutés.

— « Ma chère fille, » répéta madame d'Aunielle avec une certaine insistance, « donne-moi donc mes lunettes: qu'en avez-vous fait? »

Ma mère répondit doucement qu'elle ne les voyait pas, et sans ajouter un mot, elle s'était déjà mise à les chercher.

Thérèse et moi nous restions immobiles, sans oser souffler. Grand'maman Denise était si bonne, si douce, si indulgente, qu'à la voir seulement prise d'un simulacre d'impatience, nous en étions glacés. Il y a des natures si parfaites, que les voir se fâcher semble un renversement et un désordre de la nature.

VIII

— « Je suis sûre, » reprit ma grand'mère, « qu'elles ont été prises par ce touche-à-tout de Tony. Cet enfant est vraiment trop curieux. On ne peut rien avoir sans qu'il l'examine, et rien dire sans qu'il vous questionne. »

Maman continuait à chercher partout sans répliquer, et elle levait, l'un après l'autre, tous les menus objets répandus sur le guéridon.

— « Laisse donc tout cela, Aline, » continua grand'maman Denise, avec une mauvaise humeur bien marquée; « tu me jettes dans un désordre d'où je ne sortirai pas, et je ne retrouverai plus aucune de mes affaires. Qu'as-tu fait de mes lunettes, Tony? » ajouta grand'maman, avec une intonation absolument inouïe, et sa voix, qui me semblait d'ordinaire une musique, me faisait en ce moment l'effet terrible d'un grondement de tonnerre.

Ma mère qui, depuis un moment, me regardait d'un air demi-inquiet, demi-sévère, insista à son tour.

— « Mon fils, as-tu touché ou vu les lunettes de bonne-maman? »

Ah! vois-tu, Francis, la parole de ma mère! Si j'étais mort le premier, et qu'elle m'eût appelé, je me serais levé du fond de mon tombeau pour lui répondre. Cette voix avait une portée et un retentissement dans mon cœur, comme il arrive, dit-on, de certains échos, où le son le plus faible,

alors qu'on le murmure devant eux, se répète, grossit et se multiplie, pour ainsi dire, à l'infini.

La question de ma mère me rendit tout d'un coup à moi-même, et, sans aucune hésitation, comme il m'arrivait toujours, lorsqu'elle s'adressait à moi, je répondis sans trouble l'exacte vérité :

— « Maman, je ne les ai point vues et ne les ai point touchées. »

Là-dessus, ma mère qui m'avait regardé bien en face, sans y mettre aucune affectation, recommença à tourner dans l'appartement et à regarder par terre, tout à l'entour du fauteuil.

IX

Ici commence la scène solennelle dont je me souviendrais encore même s'il m'était permis de vivre plus d'un siècle.

Que le bon Dieu me préserve de rien dire qui puisse diminuer la mémoire vénérée de ma grand-mère ; mais, ce jour-là, je ne la reconnaissais pas bien.

J'ai su depuis qu'elle ressentait par intervalles de cruelles douleurs. Elle faisait de son mieux pour nous épargner le chagrin d'en souffrir en même temps qu'elle. Mais peut-être aurait-il mieux valu ne point tant se contenir, et se débattre plutôt par les plaintes que par cette irritation.

Madame d'Aunielle eut un imperceptible mouvement d'épaule, sur lequel ma mère ferma les yeux. Seulement, moi qui la regardais bien, je la vis devenir un peu pâle.

Madame d'Aunielle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même, mais avec une intention bien marquée :

— « Il ne les a pas touchées, il ne les a pas vues !... Un enfant qui touche à tout et qui ne peut rien laisser en place ! »

Ma mère continua à garder un silence de respect ; mais, quoiqu'elle n'en voulût rien laisser paraître, il était évident qu'elle souffrait beaucoup. Elle continuait à fureter, de ci, de là, pour se donner une contenance.

— « Allons, Tony, » s'écria grand-maman avec une sorte d'éclat de voix et de violence : « Rends-moi mes lunettes, si tu les a cachées. »

A ces mots injustes et outrageants, j'éclatai en sanglots ; mais il ne me vint pas même à la pensée ni de repousser l'accusation, ni de confirmer les paroles que j'avais dites.

X

Maman eut pitié de moi : elle s'avanga tout près de sa mère et, avec une grande douceur et un grand calme, elle lui fit observer qu'il n'y avait pas de reproches à me faire, puisque *je n'avais pas vu ses lunettes et que je ne les avais pas touchées.*

Cette dernière partie de la phrase fut accentuée par maman avec une certaine fermeté, mais non sans quelque tremblement.

Madame d'Aunielle éprouva comme un tré-sailement.

Ma mère prévint grand-maman Denise et, sans se rendre à son regard, elle continua avec beaucoup de lenteur et de calme :

« Tony dit qu'il n'a pas pris les lunettes, et cela est, puisqu'il le dit. »

Maman ajouta avec une fierté paisible :

— « C'est mon fils : j'ai la grâce pour l'élever, et je connais son cœur. »

Il aurait fallu voir ma mère debout, respirant à la fois la majesté de la mère qui commande, l'humilité de la fille qui obéit, suppliante comme pour se faire pardonner sa résistance, et ferme comme pour imposer son autorité.

Nous assistions, Thérèse et moi, à l'un des plus cruels spectacles que les petits puissent supporter sur la terre : la vue de l'autorité en lutte contre elle-même. Nous souffrions de cette douleur poignante et trop fréquente aux époques de désorganisation sociale, la nécessité de choisir entre deux principes, de prendre parti entre deux puissances également sacrées.

Madame d'Aunielle se contint cependant, mais elle ne se rendit point. Elle regarda ma mère avec une expression sombre et un peu courroucée.

— « Je t'ai cependant bien élevée, Aline ! »

A ces mots, les yeux de ma mère se remplirent de larmes, mais elle ne répondit rien.

Maman Denise n'était pas juste et n'était pas conséquente, à ce moment-là. Je lui avais souvent entendu répéter, alors qu'elle nous roulait sur ses genoux, en nous dévorant de caresses : « Le rôle des grand-pères et des grand-mères n'est pas d'élever leurs petits-enfants. Comme ils ont déjà fait leur tâche, il ne leur reste plus qu'à en jouir : c'est aux parents à les corriger. »

XI

L'attendrissement se gagne ; et, malgré son obstination incompréhensible, grand-maman était trop bonne pour n'être pas touchée des larmes d'une mère. Elle voyait bien que sa fille n'y mettait pas de repentir, mais elle en comprenait la souffrance.

Madame d'Aunielle mit donc la main à la poche de sa robe, pour en retirer son mouchoir ; et, comme dans son trouble elle se hâtait un peu, elle ramena du même coup l'invisible étui de lunettes.

A ce moment, il se répandit comme un nuage sur cette figure vénérable. Ce n'était ni la pâleur mate que je venais de voir sur le front de ma mère, ni cette nuance de rose pourpre qui montait parfois aux joues de ma bien-aimée

Thérèse; on aurait dit une sorte d'obscurité qui éteignait à la fois tous les traits du visage.

Ma sœur et moi nous détournions les yeux, à l'exemple de ma mère, et nous oublions de tourner la page de l'image que nous ne voyions plus. Que n'aurions-nous pas donné pour que l'étui de lunettes restât à sa place et n'apparût pas si mal à propos pour nous donner raison ?

XII

Grand'maman Denise resta ainsi quelques instants immobile et comme étourdie. Elle passa la main sur ses yeux et garda le silence.

Enfin, elle parut avoir pris un parti.

Elle se leva de son fauteuil avec une grande lenteur et une grande majesté, fit quelques pas vers le milieu de la chambre, où ma mère était encore debout, près de la cheminée, et ouvrant ses bras dans toute leur grandeur, elle prit maman sur sa poitrine, comme elle l'aurait fait d'une toute petite enfant et l'embrassa sur les deux joues, avec toute l'effusion de sa tendresse.

Maman reconduisit sa mère à son fauteuil, sans rien dire; à son tour, s'avancant vers ma petite chaise que je n'avais point quittée, elle me

saisit et me serra sur son cœur avec cette étreinte maternelle que je sens encore autour de moi.

Mais elle non plus ne me dit rien.

XIII

« Voilà, mon cher neveu Francis, comment j'ai appris à dire la vérité, non pas seulement lorsqu'elle m'est demandée ou arrachée, mais fièrement, comme je porte haut mon front d'honnête homme et de chrétien.

« Quant à ceux qui pourraient être assez malheureux pour douter de ma parole, ou assez hardis pour en demander des preuves, leur châtiment est tout trouvé; je me ferme devant eux et il ne leur est plus jamais donné de m'entendre.

« Tu te souviendras de mon discours, lorsque tu seras dans le monde, Francis. On te parlera de la franchise comme d'une maladie et de la sincérité comme d'un défaut. Mais, quand tu les auras imposées autour de toi, cette tentative contre ton caractère se changera plus tard en admiration et en respect.

Telle est l'histoire que me raconta mon oncle Tony, et je souhaite à mes enfants qu'elle leur serve, comme à leur père, à garder le respect et à conserver la pratique de la vérité.

ANTONIN RONDELET.

LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE)

VI

Le château de Brix, entre Arthenay et Orléans, est une confortable habitation moderne, sans architecture sérieuse, sans grandeur véritable; il offre toutefois un aspect d'élégance et de bon goût qui séduit tout d'abord.

Un parc, dont la disposition savante voile le peu d'étendue, un petit lac plein de coquetterie et des parterres en fleurs font de cette résidence un séjour plus riant que ne le sont, d'ordinaire, les petites châtellenies de province.

C'est là que monsieur de Brix conduisit sa femme, la petite Marie et Ursule Poncelet, dont le sort était naturellement lié à celui de sa sœur.

Madame de Semongeïn consentit à les y accompagner pour quelques semaines, et le commandant de Rollezan vint y finir la saison.

Le commandant de Rollezan était un officier supérieur de cavalerie en retraite, décoré, dis-

tingué, méthodique, cousin germain du maître du logis.

Ce lui était une joie extrême de voir se rouvrir devant son oisiveté obligatoire la maison jadis si hospitalière, que la mort avait précocement fermée.

Il fut donc le premier à faire fête à Léonide quand elle fut mise en possession de son nouveau domaine. Les voisins renouvelèrent bientôt cette petite ovation sympathique, et la jeune femme eut la satisfaction de sentir à portée de son influence naissante toute une société sur laquelle elle allait régner.

Rien ne fut plus facile. Sa grâce, son entrain lui firent promptement autant de relations aimables que de visites échangées. Il lui plaisait de jouer à la reine au petit pied dans ce diminutif de monde.

Quand vint l'hiver, ce fut dans le vrai monde qu'il lui parut désirable de prendre un rôle actif.

Monsieur de Brix fit aménager selon ses goûts son habitation parisienne, la famille s'y transporta, le cercle de relations s'agrandit. Léonide fut remarquée à Paris comme elle l'avait été en province, et la seconde de ses ambitions, celle de briller à un rang digne d'elle, se trouva, cette fois encore, suffisamment réalisée.

Avec le bonheur, la santé semblait revenue dans la maison ressuscitée. Marie plus forte, très-choyée, toujours vive et chantante, en était l'incessante gaieté. Bientôt un frère désiré, que Léonide lui donna, en devint l'orgueil.

Cette naissance fit atteindre à monsieur de Brix ce summum de satisfactions intimes qui donnent parfois une sorte d'auréole aux pères de famille.

Naturellement grave, il apprit le rire, sombre par habitude, il devint expansif. Le poids de ses chagrins passés s'allégeait par la douceur du présent. Ses inquiétudes mêmes sur la constitution nerveuse de sa fille, s'apaisaient depuis qu'il la voyait serrée dans les bras de sa jeune femme.

Ursule prenait sa part de ces joies de foyer, les seules qui lui fussent permises. Le bonheur d'autrui composait le plus clair du sien. Les égards de monsieur de Brix, l'amitié de Léonide, les caresses de Marie, les petits bras innocents du bébé noués autour de son cou, lui causaient de la reconnaissance et de l'attendrissement.

Son inutilité, dont elle avait longtemps souffert, trouvait maintenant un contre-poids dans l'influence que la fillette lui laissait prendre sur son caractère emporté, sur ses caprices souvent inexplicables.

Ursule devenait sans le savoir le professeur de morale, de religion, le pacificateur de cette nature impressionnable, le frein de cette imagination enfantine d'une inquiétante mobilité.

Le meilleur traitement qu'eût encore suivi Marie fut d'être rapprochée de cette sérénité résignée, de ce calme, de cette sagesse, de cette candeur.

Il résulta de ce rapprochement un surcroît de tendresse entre l'enfant et l'aveugle dont Léonide ne daigna pas se montrer jalouse.

Elle commençait d'ailleurs, dès cette époque, à se laisser emporter dans le tourbillon mondain avec une fougue qui surprenait, sans l'effrayer, l'indulgence de son mari.

Respirant à l'aise dans une atmosphère de plaisirs, d'hommages, d'adulation, elle dissimulait mal que cette période triomphante devenait le couronnement de ses secrets desirs.

Bientôt, elle ne prit plus cette peine de la dissimulation, qui pouvait convenir à l'humble orpheline des bords de la Marne, mais dont la femme opulente et fêtée n'avait plus besoin de prendre souci.

L'échelle était gravie, la position acquise, la fortune assurée. Son cœur sec reportait sur son petit garçon toute la part d'amour qu'il était

susceptible d'éprouver. Marie lui inspirait l'indifférence oublieuse d'un marche-pied devenu sans emploi. Pas un nuage ne s'élevait entre les illusions de son mari et sa propre froideur. La gratitude qu'elle avait supposé lui devoir au fond de l'âme, pendant les premières années de cette union inespérée, avait fait place à l'impérieuse exigence d'une reconnaissance que l'excellent homme ne lui marchandait pas.

Plus une pensée pour le parrain Léon ne trouva place dans cette existence de parisienne à la mode, si pleine et si creuse ! Alors qu'elle suffisait à peine, malgré sa dévorante activité, à remplir ses obligations mondaines, comment eût-elle trouvé le temps nécessaire à griffonner une lettre de Jour de l'an, à envoyer un bouquet de fête à ce bonhomme inutile et silencieux ?

Elle n'y songeait même pas. Un peu plus, elle se fût demandé s'il avait existé. Quant à ce neveu, que le vieillard avait eu la malencontreuse idée de lui proposer jadis pour époux, elle avait oublié jusqu'à son nom.

En Egypte, ce neveu si dédaigné ne donnait pas à l'oncle Piélard le même spectacle d'ingratitude. Malgré la distance, le temps considérable exigé par la correspondance, Eugène Montrellaisait rarement partir un bâtiment pour la France sans lui confier une lettre. Souvent, quelques mots tracés à la hâte, sans quitter la surveillance des immenses travaux d'irrigation dont il était chargé ; de temps à autre, de longues missives bourrées de détails intéressants sur l'existence mouvementée, laborieuse et attrayante qu'il avait choisie.

Comme les réponses à ses lettres se firent de plus en plus espacées et cessèrent même complètement, il en conclut que les infirmités du bonhomme mettaient obstacle à leurs relations amicales sans devoir les interrompre.

Il écrivit seul, tout attristé. Plus tard encore, des nouvelles indirectes de Péronne lui apprirent que les facultés de monsieur Léon Piélard affaiblies par son grand âge s'en allaient disparaissant chaque jour.

Les lettres d'Egypte restaient cachetées plusieurs jours durant sur sa cheminée, devant ses yeux, sans que la curiosité lui fit briser l'enveloppe.

Eugène écrivit quand même. Ce courrier d'Egypte, même s'il n'était plus un plaisir, demeurait une habitude pour le vieillard ; il voulut respecter cette habitude.

Et c'est ainsi que, pendant les dix années d'absence du jeune homme, la gouvernante de l'oncle Piélard emplit consciencieusement sur une étagère, bien en vue, comme un trophée de famille, plusieurs douzaines de lettres jaunies, intactes sous leur large cachet de cire rouge.

En dix années de travail, d'études, de réussites presque complètes, malgré les difficultés d'exécution, l'ingénieur Montrel s'était fait un nom dans

la grande industrie. Ses entreprises heureuses, largement rémunérées, lui apportaient l'indépendance.

Le regret du pays natal le saisit avec plus de force. Le climat, sévère aux étrangers, l'avait assez éprouvé pour lui faire entrevoir le retour en France comme un double bienfait.

Quoiqu'il eût la certitude attristante d'être à peine reconnu par son oncle, il croyait aussi devoir à son unique parent la salutaire distraction de sa présence, l'adoucissement de ses soins, la chrétienne préparation au redoutable passage de ce monde fragile au monde qui ne passe pas.

Il rentra, le cœur tout heureux de battre encore dans la Patrie, après en avoir connu la longue privation.

Il rentra, très-changé physiquement, plus fort, bien qu'ayant traversé les fiévreuses émanations du pays, bruni par un soleil implacable, point trop brouillé avec les conventions sociales ni mondaines, mais absolument arriéré toujours, au point de vue des sentiments.

Il s'entêtait, l'imprévoyant garçon, à tenu l'ambition en piètre estime, à ne pas envier, l'opulence, et à croire que se dévouer au bonheur de ceux qu'on aime est le meilleur moyen d'être heureux.

En 1855, époque où nous sommes arrivés, ces utopies étaient déjà terriblement démodées !

Ainsi qu'il l'avait prévu, M. Montrel ne fut pas reconnu par le vieillard, qui s'endormait dans l'oubli. Il ne se dispensa pas cependant de lui consacrer quelques jours d'abord, puis d'y retourner le plus souvent possible, essayant avec un soin pieux de ranimer quelques éclairs de souvenirs dans cette intelligence usée.

Bien qu'il n'eût pas la consolation d'y réussir, rien ne le détournait de ce devoir, malgré le mouvement de la vie parisienne dans laquelle il prit tout naturellement sa place.

Des amis retrouvés le voyant libre, dans l'aisance, d'aimable caractère, à peine âgé de trente trois ans, et le cœur ouvert à tous les sentiments nobles, entreprirent de le compléter lui-même, en complétant sa vie par un beau mariage.

Il n'y mit pas d'opposition ; il n'y apporta pas d'ardeur ; ses premières chimères, modifiées par les années, n'avaient point changé de but. Il espérait toujours rencontrer une âme qui ferait appel à son dévouement, et toutes les jolies poupées parisiennes, auxquelles ses amis le présentaient avec un empressement louable, affolées de toilettes, affamées de plaisirs, lui faisaient simplement l'effet de corps sans âme.

L'Egypte n'avait décidément pas éteint l'originalité d'appréciation de ce garçon bizarre, venu quelques siècles trop tard.

Le 20 août 1855, Eugène Montrel, descendant en grande hâte du fiacre qu'il avait eu la plus

grande peine à se procurer, tant les véhicules étaient, ce jour-là, mis aux enchères, vint se fondre dans la foule énorme, bruyante et mêlée, qui se pressait aux abords de la gare de Strasbourg.

Paris attendait la reine d'Angleterre, qui venait nous visiter.

A l'intérieur de la gare, où le jeune homme pénétra sur le vu de sa carte d'invitation, c'était la foule aussi, mais élégante, soyeuse, parfumée.

Les jolies femmes, étalées le long des banquettes comme des groupes de fruits séduisants, se consolaient de leur interminable attente par l'exhibition de leurs toilettes et la critique de celles de leurs voisins.

Les hommes, en groupes nombreux, paraissaient supporter moins philosophiquement que l'assistance féminine le retard regrettable et prolongé de la reine Victoria.

On ignorait encore que la marée capricieuse avait joué à l'auguste visiteuse le mauvais tour de la retenir loin de ce rivage français, où l'on sait trop, peut-être, que l'exactitude est la politesse des rois.

Cependant, avec les heures qui s'écoulaient, lentes et monotones, l'impatience gagnait la société choisie à laquelle des entrées de faveur promettaient le spectacle de cette arrivée.

Les petits pieds battirent les estrades par des mouvements saccadés ; les cannes frappèrent le sol avec des allures nerveuses ; quelques bâillements s'étouffèrent derrière les éventails ; quelques estomacs, trop violemment surexcités tournèrent à la défaillance ; l'attente et l'agitation étaient au comble... et la reine n'arrivait pas !

M. Montrel commençait à partager le découragement des invités, quand ses yeux parcourant pour la dixième fois la guirlande fleurie que les femmes élégantes formaient autour de la vaste enceinte, rencontrèrent le spectacle le plus charmant le plus inattendu.

C'était une bien jolie personne blonde, très-frêle, très-gracieuse, très-coquettement posée sur le devant de l'estrade gauche, la mieux située pour ne rien perdre du cortège royal, et semblant à peine toucher la banquette de velours sur laquelle se détachait, fraîche et vaporeuse, sa robe de mousseline blanche, ornée de flots de rubans bleus.

Était-ce une vision ?... une illusion ?... un rêve ?... La tête riante, aux cheveux blonds, qu'il avait autrefois tant admirée, était-elle sortie, toute rayonnante, du cadre d'or dont la splendeur illuminait le vieux salon de son oncle ?

Cette étrange ressemblance remuait en lui de jeunes souvenirs ; à la contempler, il oubliait les heures. Placé près du parterre artificiel qui occupait le centre de la gare, il reprit son examen avec tant de fixité, tant de charme, qu'il en vint

à désirer que la marée retint la reine à Boulogne au moins jusqu'au lendemain.

La témérité d'un tel vœu ne devait pas être exaucée, fort heureusement pour les innombrables spectateurs qui n'avaient pas le moindre souvenir à exhumer.

Un coup de sifflet retentit qui fit battre tous les cœurs; le train royal était signalé. Il y eut une minute d'anxiété souriante, de chuchotements pressés... La musique des Guides attaqua le *God save the queen...* et le train royal, amené de la gare du Nord sur des rails spéciaux, s'arrêta devant les curieux.

Alors, tandis que le souverain des Français aidait la reine d'Angleterre à descendre, que les saluts officiels s'échangeaient, que les principaux personnages des deux cours se formaient en cortège, le jeune homme quitta son observatoire fleuri pour se diriger vers l'estrade gauche, où toutes les invitées s'agitaient pour mieux voir.

La dame blonde avait été la première debout; mais ses voisines, de taille plus haute, s'interposaient sans nulle charité entre elle et le spectacle attendu. Elle essaya de glisser sa mignonne personne entre les deux majestueuses douairières qui l'étouffaient: ce fut en vain.

Un nuage boudeur se répandit sur sa physiologie; et, découragée, elle se rejeta en arrière, laissant le champ libre à celles qui abusaient ainsi de l'avantage de leur taille.

A ce moment, une main lui fut tendue de la foule, et, près d'elle, une voix masculine murmura:

« Confiez-vous à moi, je vous prie, Madame, j'espère avoir l'honneur de vous faire faire place. »

Elle regarda, surprise, et distingua dans le fouillis d'habits noirs, de soie, de dentelles, qui s'agitaient bruyamment, un jeune homme de figure intelligente et distinguée, dont les yeux expressifs la priaient, mieux encore que la voix, de se fier à son adresse.

Ce n'était pas l'heure des pruderies exagérées. Pour voir la reine, les minutes se comptaient. La dame blonde n'hésita que par convenance; puis, elle mit sa main dans la main inconnue, se laissa attirer hors du cercle qui l'enfermait, en jetant une exclamation de soulagement:

« J'étouffais... Monsieur... Ah!... je respire, enfin! »

Il y avait, au bas de l'estrade, le fauteuil doré que l'ambassadrice d'Angleterre venait de quitter pour aller au-devant de sa souveraine. Avant d'avoir deviné l'intention de son protecteur improvisé, la jeune femme fut respectueusement soulevée et placée sur le fauteuil.

En touchant de ses petits pieds le siège élastique, elle eût chancelé si une épaule prévoyante ne se fût offerte à son bras étendu.

« Vive la reine d'Angleterre! Vive le prince

Albert! criait la foule avec une ardeur capable d'ébranler les solides voûtes de la gare.

— Êtes-vous bien, Madame? demanda M. Montrel. »

On ne lui répondit pas. La reine passait. La jeune femme ne songeait ni à acclamer, ni à remercier. Elle regardait, avec la stupeur d'une jeune femme à la mode, la toilette d'un goût particulièrement britannique que portait la reine pour son entrée solennelle à Paris.

Le cortège passa: l'empereur Napoléon et la reine Victoria, le prince Albert et la princesse royale, le prince de Galles et les dames... et les officiers... et une suite nombreuse.

Si la jolie blonde n'avait vu que la toilette de la voyageuse, Eugène Montrel, lui, n'avait absolument rien vu, tout absorbé qu'il était par la nécessité de protéger le fauteuil et son gracieux fardeau des oscillations dangereuses des passants.

Quand le cortège eut gagné la grande porte, une immense exclamation retentit, prolongée avec enthousiasme sur toute la ligne des boulevards. Le peuple saluait la reine. Le jour baissait, il était près de sept heures; et il attendait depuis midi!

La dame inconnue sauta prestement à terre, dès qu'un peu d'espace devint libre, en adressant à son protecteur un sourire charmant, accompagné d'un petit salut plein de bonne grâce.

Puis, apercevant un homme âgé, de grande tournure qui, de son côté, paraissait la chercher, elle fit un petit cri joyeux:

« Ah! enfin! M. de Rollezan! »

Et s'accrochant à son bras, elle disparut dans le tourbillon.

Le pauvre ingénieur resta quelques secondes immobile, pétrifié et totalement déconcerté.

« Eh quoi! pensait-il, elle est partie sans un mot, sans un léger remerciement... rien qu'un sourire... il est vrai que ce sourire-là!... oh! l'ingrater!... si elle n'est point demeurée étouffée sur l'estrade, si elle a vu la reine, c'est à moi qu'elle le doit. La reine!... ah! oui, elle a passé, la reine... Je ne l'ai pas vue, moi. Quelle belle journée!... et que la reine Victoria est donc bien inspirée de nous venir visiter! »

Monsieur Montrel regagna la rue de Provence, où il habitait un modeste entresol, en se livrant à des rêveries où le passé, le présent et le futur se mêlaient étrangement.

Si le portrait de Péronne avait un charme spécial, la dame blonde inconnue en possédait bien davantage, et ne serait-il pas possible de découvrir la corrélation qui pouvait exister entre l'un et l'autre?

Eugène se le promit énergiquement.

VII

Une personne élégante et de parfaite distinc-

tion, comme la belle inconnue, devait appartenir à la meilleure société parisienne. Rien de plus naturel qu'elle ornât les fêtes annoncées pour le séjour des augustes visiteurs. Obtenir des billets, des invitations, des occasions de rencontres, était donc le moyen le plus prompt, le plus sûr, pour l'ingénieur, de satisfaire sa légitime curiosité.

S'informer auprès de son oncle de ce qu'avait pu devenir cette aimable filleule dont ils n'avaient plus jamais prononcé le nom, depuis la déconvenue dont le vieillard s'était attristé, eût été facile dans toute autre circonstance.

Mais le vieillard avait tout oublié, sa filleule, comme son neveu.

Ce fut ailleurs qu'il chercha des auxiliaires. Ses excellentes relations lui ouvraient des portes nombreuses. Il y frappa résolument.

Le jour où la famille royale visitait la Sainte-Chapelle et le Palais de justice, Eugène Montrel était posté d'avance dans une des salles que devait traverser la Cour. Il espérait ainsi voir arriver la dame blonde, lui procurer une place au besoin, ce qui rentrait dans sa spécialité.

Ses pressentiments ne furent pas vains. Un peu avant la reine, l'inconnue parut dans la galerie, au bras du vieux monsieur, officier de la Légion d'honneur, qu'elle avait appelé « Monsieur de Rollezan. » Elle donnait la main à un petit garçon de sept à huit ans, aussi maussade, aussi laid qu'elle était souriante et jolie.

Ces deux compagnons, si divers d'âges et d'allures, produisirent un effet désagréable sur les nerfs de l'ingénieur, rendus plus irritables par une course désordonnée à la poursuite de billets de faveur.

Une fenêtre ouvrant sur la cour du Palais de justice se trouvait encore à peu près libre. Le vieux monsieur y plaça sa compagne et s'accouda près d'elle avec une familiarité de bonne compagnie qui laissait flotter l'interprétation de Monsieur Montrel entre la pensée du mari ou du parent.

« Monsieur de Rollezan ! » se répétait celui-ci en fouillant dans ses souvenirs.

Ce n'était pourtant point là le nom, effacé de sa mémoire, que l'oncle Piélard avait une fois prononcé en lui annonçant que le modèle du portrait allait faire un beau mariage.

La bienheureuse fenêtre contenait dans sa profondeur une grosse dame, qui commit l'imprudence de se précipiter tout à coup, avec une exclamation joyeuse, au-devant d'un petit monsieur microscopique, en apparence plus disposé à la fuir qu'à la rechercher. Cette imprudence lui fut fatale.

Eugène, brisant tout net avec les traditions les plus élémentaires de la galanterie française, prit aussitôt possession de la place abandonnée et s'y installa si carrément, d'un air si féroce, que tout

espoir de la recouvrer fut perdu pour la grosse dame.

Ce fut de ce poste avancé qu'il put adresser un respectueux salut à sa voisine, laquelle lui accorda un regard distrait, un salut plus distrait encore, et, sans paraître le reconnaître, continua la conversation commencée, en passant sa fine main caressante dans les mèches plates et rouges du petit garçon.

« Cet affreux petit bonhomme ne peut être le fils de cette charmante personne ! pensait Eugène avec humeur.

— Maman ! cria l'enfant d'une voix larmoyante, c'est bien long, ça. Je m'ennuie, allons-nous-en ! »

La mère sourit en murmurant :

« Taisez-vous, cher bébé adoré ! »

Monsieur Montrel, dépité de n'être pas reconnu, après avoir rendu un service qui, la circonstance donnée, avait eu son prix, appliqua son oreille mécontente à recueillir, malgré les cris du dehors, dans la conversation poursuivie près de lui, quelque lambeau révélateur de l'état civil de la jeune femme.

En l'absence de toute parenté, dans le grand isolement de son existence nomade, la filleule d'un oncle tendrement aimé était l'illusion de la famille.

Fallait-il donc renoncer si vite à éclaircir une question dont tous les prétextes échappaient sans doute encore à son raisonnement ?

Après une attente très-longue, il se fit un bruit énorme, un flot mouvant, des ovations, des vivats ! Eugène, indifférent au bruit, se répétait avec conviction :

« Combien je voudrais que ce fût elle ! »

« Ma chère cousine, demanda le vieux monsieur, êtes-vous plus satisfaite aujourd'hui de la toilette de la reine ? »

La reine avait donc traversé la galerie pour entrer à la Sainte-Chapelle ? Monsieur Montrel ne l'avait pas mieux vue que la veille.

Mais, en revanche, il avait entendu « ma chère cousine, » ce qui lui permettait d'espérer que l'intérêt dont il entourait la dame blonde recevrait, par ce canal, une prompte et claire récompense.

« Je serai conduit à celle-ci par celui-là ! » se disait-il avec une indiscutable logique.

Le public de la Sainte-Chapelle s'écoulait paisiblement. La jeune femme monta en coupé ; son cavalier lui serra la main, embrassa l'enfant et regarda s'éloigner la voiture avant de prendre lui-même la direction du Louvre.

Eugène Montrel enrageait de ne pouvoir trotter comme un simple gamin derrière le coupé qui emportait la gracieuse énigme.

Aucun fiacre n'étant à sa portée pour en faciliter la poursuite, il se rejeta sur le monsieur décoré, qu'il suivit sans affectation, avec assez de bonheur pour le voir entrer au n° 194 de la rue de Rivoli.

Cinq minutes après, à l'aide des facilités que

procure une intelligente gratification aux Cérèbes de nos maisons parisiennes, Eugène apprenait que Monsieur de Rollezan était célibataire, officier de cavalerie en retraite, de fortune honorable quoique modeste, précisément enfin l'homme qu'il fallait pour le présenter à sa parente si l'événement justifiait ses prévisions.

Lorsqu'un cavalier mûr accompagne une jeune femme et un enfant, embrasse l'un, serre la main à l'autre, ces privilèges supposant des liens de famille, d'intimité et d'affection, il y a gros à parier qu'il les retrouvera le lendemain, peut-être le soir même, chez elle, ou dans le monde.

Il s'agissait donc, pour obtenir enfin la précieuse indication, de se faire, pendant quelques jours, l'ombre du commandant de Rollezan, ce à quoi Monsieur Montrel n'eut garde de manquer.

Il y avait justement en face du n° 194 de la rue de Rivoli, un café de bonne apparence qui devint son quartier général. Ce qu'il dévora de journaux, de boissons et de cigares dans la matinée du lendemain eût largement suffi à défrayer une quinzaine. Rien ne bougea chez Monsieur de Rollezan.

Eugène déjeuna sommairement et attendit.

Les garçons de café, épouvantés de cette persistance, se demandaient s'ils n'avaient point affaire à quelque conspirateur attendant le signal.

Le temps s'écoula. A six heures moins quelques minutes, Monsieur de Rollezan apparut dans l'encadrement de la porte cochère, consulta le ciel, regarda d'un air indécis un fiacre qui passait à vide, pour se décider enfin à sortir à pied.

Eugène jeta une pièce d'or au garçon, et bondit sur le trottoir derrière l'officier en retraite. Celui-ci s'en allait d'un pas assuré, méthodique, où l'on retrouvait la raideur militaire légèrement assouplie par la flânerie du promeneur intelligent.

Il entra aux *Provençaux*, dont il était l'un des vieux habitués. Le jeune homme, encore indécis sur ce qu'il devait tenter, ne crut pas prudent d'aller s'y attabler à sa suite. Si sa mémoire le rendait dupe d'une ressemblance superficielle, c'était s'exposer au plus amer ridicule que d'aller provoquer niaisement une reconnaissance impossible. Il fallait attendre.

Mais, pour ne pas s'exposer à perdre des traces si chèrement suivies, en entrant dans un autre restaurant, Eugène prit l'héroïque parti d'arpen-ter la galerie en se passant de dîner.

Le commandant avait gardé de la vie de garnison l'habitude des repas promptement terminés. Ce fut donc chose vite faite; il vint faire un tour de Palais-Royal avec l'expression de tranquille béatitude qu'un estomac satisfait communique à la physionomie. L'estomac de M. Montrel criait famine, mais il en étouffait les plaintes en escomptant le résultat de son sacrifice.

A huit heures, M. de Rollezan entra au Hel-

der, le café militaire par excellence, où l'ingénieur ne jugea point à propos de s'aventurer. A neuf heures, il reprenait d'un pas mesuré le chemin de la rue de Rivoli. Cependant, en route, il regarda sa montre et pressa le pas. Sous la porte cochère de la maison qu'il habitait, un petit groom causait avec le concierge.

« Hop! lui cria le commandant. Il me faut une voiture à dix heures pour le bal de l'Hôtel-de-Ville. »

M. Montrel connaissait maintenant l'emploi de sa soirée. Il se jeta dans un remise, se fit conduire ventre à terre chez un ami qui lui céda, non sans peine, son invitation pour le bal que la reine devait honorer de sa présence, se fit raser et habiller en un tour de main, et revint, moins d'une heure après, stationner près du n° 194.

Il était chaussé de vernis, vêtu de noir et cravaté de blanc, mais il n'avait pas diné.

La voiture de place dans laquelle entra presque aussitôt M. de Rollezan, alla prendre rang dans la file des équipages de toutes sortes qui se dirigeaient, pressés et encombrants, vers l'Hôtel-de-Ville.

L'ornementation extérieure était brillante; celle de l'intérieur éblouissait. En contemplant, depuis nos malheurs, les ruines du monument incendié, les invités de la Ville de Paris au bal royal de 1855 évoquent avec mélancolie le souvenir de ces splendeurs disparues.

Après une longue attente, les deux voitures déposèrent le commandant et l'ingénieur sous le péristyle. Ensemble, il montèrent le grand escalier chargé de femmes et de fleurs, sur lequel, cariatides vivantes, les Cent-Gardes échelonnés, droits et superbes, poussaient l'observation de la consigne jusqu'à laisser immobiles leurs yeux éblouis que tant de belles visions sollicitaient.

Ensemble encore, ils saluaient le Préfet de la Seine et sa compagne au seuil du premier salon, recevaient collectivement, en échange, le même sourire officiel et pénétraient enfin dans cette cohue brillante et diamantée, qu'on appelait un Bal de l'Hôtel-de-Ville.

Les magnifiques salons étaient trop étroits pour les notabilités françaises, pour les étrangers d'élite, auxquels la municipalité tenait à honneur de montrer ce dont nous sommes capables en fait de luxe et de plaisirs.

Beaucoup d'élégantes femmes s'étaient fait le même raisonnement au point de vue de la beauté, pour le plus grand éblouissement de messieurs les Anglais, nos hôtes.

Ceux-ci, de haute mine pour la plupart, et d'allures aristocratiques, avaient un succès complet près des danseuses.

On ne causait guère, il est vrai, et c'était grand dommage, mais les aimables valseuses, les voyant enrager de ce mutisme obligé, adou- cissaient le supplice par toutes les ingéniosités d'une bonne grâce accueillante.

M. de Rollezan, avec la sûreté d'un marin expérimenté, manœuvrait habilement au milieu des flots de tulle et de dentelles qui emplissaient les salons de leurs vagues chatoyantes.

Eugène marchait dans le sillon, persuadé de toucher au but. C'était vers le salon des cariatides qu'ils se dirigeaient, le commandant n'ayant point encore remarqué l'habile poursuite dont il était l'objet.

Sur une ottomane circulaire, que d'immenses plantes exotiques ombrageaient, un groupe de jeunes femmes causaient entre elles avec un bruit doux et voilé d'éclats de rire contenus. C'était la retraite de la grâce et de la gaité que ce salon privilégié qui ne paraissait contenir, en hommes, que d'importants personnages, à en juger par la multiplicité de leurs cordons et de leurs croix.

Sur le seuil, un de ces personnages secoua la main du commandant dans une bonne étreinte de camarade, et lui montrant l'ottomane :

« Vous cherchez madame de Brix, Rollezan ?... La voici. Votre bonne étoile vous a bien guidé. »

« Madame de Brix ! » C'était bien là le nom prononcé par l'oncle Piélard, le nom qu'il n'articula plus après le premier moment de surprise, parce que l'humeur avait succédé au dépit, en apprenant le mariage de sa filleule.

Eugène eut un tressaillement de joie. Ses souvenirs avaient gardé leur fraîcheur. Léonide Poncelet, l'orpheline ignorée, devenue une femme à la mode, n'en restait pas moins pour lui le doux portrait d'autrefois.

Il savait son nom !... tout semblait désormais facile.

Le commandant, après un rapide coup d'œil, marcha droit à l'ottomane et, cette fois seulement, Eugène ne le suivit pas. Mais il eut le loisir d'étudier la radieuse apparition qui se montrait plus séduisante encore, une rose dans ses cheveux blonds, une rose à son corsage d'abeille, des roses semées dans les dentelles de sa robe, des roses dans les fossettes de ses joues, dans les coins de ses lèvres, des diamants au cou et aux yeux.

L'ingénieur prit un grand parti, non sans traiter intérieurement, avec la dernière rigueur, sa timidité naturelle fort en émoi de l'aventure.

Il s'approcha de M. de Rollezan et le pria, dans les meilleurs termes, de vouloir bien lui servir d'intermédiaire auprès de sa parente, madame de Brix, à laquelle il sollicitait l'honneur d'être présenté.

« Très-volontiers, monsieur, répondit courtoisement le vieil officier, mais vous voudrez bien excuser la faiblesse de ma vue... et... bien que votre physionomie... »

— Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, commandant, et je ne suis pas un étranger pour madame de Brix, qui ne saurait entendre prononcer le nom de M. Montrel sans se souvenir de son parrain. »

Le commandant hésita d'autant moins que sa mémoire infidèle lui jouait parfois le tour de ne plus mettre de noms sur des visages connus pourtant.

« Ma chère cousine, dit-il en désignant l'ingénieur, M. Montrel me prie de vous le présenter, bien que des relations communes à tous deux aient pu l'autoriser à se présenter lui-même. »

Madame de Brix leva ses yeux clairs sur le nouveau venu, lui trouva bonne mine, air fier, tenue distinguée. Ce rapide examen lui laissa le loisir de faire appel à des souvenirs profondément enfouis sous la poussière des années.

« M. Montrel !... répéta-t-elle. »

— Est le neveu de M. Léon Piélard, un ami pour vous, madame, un père pour moi, » répondit le jeune homme avec chaleur.

Les souvenirs de Léonide renaissaient très-complets.

« Ah ! fit-elle en jouant avec son éventail, que votre cher oncle est devenu sauvage !... il ne m'écrirait plus du tout... mais, monsieur, vous pourrez sans doute m'en donner des nouvelles ? »

— Le corps vit. L'intelligence s'éteint.

— Pauvre vieil ami !... Le voyez-vous souvent, monsieur ?

— Autant que me le permettent des occupations assez absorbantes.

— Se souvient-il de moi ?

— Je n'ose l'espérer, madame. C'est une de mes tristesses les plus profondes de n'être plus reconnu moi-même de ce cœur qui m'aimait sincèrement autrefois. »

Léonide esquissa la petite moue attendrie d'une commisération sympathique, puis, un officier anglais, fort bel homme, portant avec orgueil son costume écarlate, étant venu s'incliner devant elle, la jolie blonde, consentant à payer à nos hôtes d'un jour son tribut de bienvenue, se laissa conduire au tourbillon d'une valse de Strauss.

Eugène se fit un jeu charmant de la suivre du regard, de la perdre entre les uniformes, de la retrouver entre les couples enlacés. Debout, à l'extrême limite du cercle des curieux, la jupe flottante de la danseuse venait parfois effleurer ses pieds ; et, quand elle passait ainsi, tout au plaisir, plus belle, moins sympathique, que le portrait de la vieille maison, il se souvenait que l'oncle Piélard avait rêvé de la lui donner pour femme. Lui-même avait souri à cette chimère. Que c'était loin, tout cela !... que c'était oublié ! Léonide ne semblait plus garder trace de cette impression datant déjà de dix années ; et lui... Eh bien !... lui, tout à l'heure encore il n'y pensait pas davantage.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(A suivre.)

L'IMMORTALITÉ

Quoi ! mettre tant d'amour dans un être fragile,
 Qui ne nous laisserait qu'une insensible argile !
 Malheureux l'incrédule au bout de son sentier !
 On dit que le néant prend l'homme tout entier...
 Ah ! c'est devant la mort, devant la fosse noire
 Que le cœur a besoin d'espérer et de croire,
 De croire à l'avenir, à ce rêve si beau
 De la réunion par-delà le tombeau !

A. POMMIER.

REVUE MUSICALE

Une anecdote sur Verdi. — Le char.

Babiole.

La critique d'une abonnée. — Musique nouvelle.

Verdi, l'artiste par excellence, l'esprit le plus instable qu'on puisse rencontrer, trouvant à Milan de grandes occasions de troubles et d'ennuis dans sa famille, ambitieux sans s'en rendre compte, original sans en avoir conscience, vendit un jour son mobilier, et vint s'établir à Busseto. Mais la vie paisible et monotone ne pouvait guère convenir à un cerveau fiévreux comme celui de Verdi : il retourna donc, deux ans après son escapade, à Milan qu'il aurait mieux fait de ne jamais quitter. Un jour, allant à la Scala, il rencontra au contrôle Merelli qui l'arrêta au passage.

« Justement, lui dit celui-ci, j'étais désireux de te voir ; fais-moi donc le plaisir de venir chez moi passer quelques instants.

Puis, une fois installés :

— Imagine-toi, reprend Merelli, qu'il m'arrive une chose assez fâcheuse. Il me fallait un livret pour Nicolai qui doit écrire mon premier opéra et j'avais chargé Solera de me le faire ; il vient de le terminer, me l'a donné, et je l'ai remis à Nicolai. Mais voici que Nicolai trouve ce livret mauvais, anti-musical, en un mot impossible, et qu'il ne veut pas en entendre parler. Je ne suis

pas du tout de son avis et je crois qu'il a tort. Je voudrais donc connaître ton opinion sur les difficultés insurmontables qu'il y trouve.

— Volontiers, lui répondit Verdi, je vais le lire ce soir même, et dès demain je vous donnerai mon avis. »

Puis, une fois dans sa chambre, il se met en devoir de tenir la promesse qu'il avait faite au directeur : il ouvre donc le livret de Solera, qui n'était autre que celui de Nabucco, et le lit aussitôt. Frappé par la grandeur du sujet biblique traité par le poète, émerveillé du parti qu'un musicien pouvait en tirer, saisi par les situations pathétiques et émouvantes qu'il voyait se dérouler devant ses yeux, pris enfin d'une sorte de fièvre, il se met au piano, improvise en quelque sorte à la volée, une partition sur le poème de son ami Solera, et, emporté par l'ardeur de son imagination, laisse passer les heures sans songer au sommeil. Le jour le surprend dans cet état et c'est alors seulement qu'il prit un peu de repos.

On pourrait croire que ce moment d'enthousiasme dut exercer une influence sur l'esprit du compositeur, et le faire revenir sur sa résolution de ne plus travailler pour le théâtre. Il n'en fut rien, et son projet parut être inébranlable. Verdi avait retrouvé tout son calme lorsqu'il retourna chez Merelli pour lui donner l'avis que celui-ci avait demandé.

« Voici, lui dit-il, le livret de *Nabucco*. Je l'ai lu avec la plus grande attention, et, non-seulement je le trouve très-bon, mais surtout essentiellement musical. Je ne m'explique pas comment Nicolai a pu se tromper au point de n'en pas saisir la valeur.

— Eh bien, mon ami, lui répondit Merelli, puisqu'il en est ainsi, il y a un moyen de tout arranger : après le refus de Nicolai de se charger du libretto, je lui ai donné celui d'*Il Proscritto* auquel il travaille en ce moment. Puisque celui de *Nabucco* te semble bon, prends-le, mets-le en musique et, dès que la partition sera prête, l'ouvrage sera représenté à la Scala, aux mêmes conditions que celles que je t'ai faites naguère.

— Non pas, reprit Verdi, vous savez qu'après tous mes mécomptes, je ne veux plus travailler pour le théâtre, c'est une intention bien arrêtée.

— Bah ! bah ! répliqua Merelli, en enfonçant presque de force le livret dans la poche de Verdi, tu n'es qu'un enfant obstiné ; empare-toi de cette occasion et mets-toi vite à la besogne. »

Et comme Verdi faisait mine de persister, Merelli lui frappa amicalement sur l'épaule en lui disant : « Allons, courage ! travaille. » puis il le poussa dehors. Devant l'insistance affectueuse de Merelli, Verdi ne crut plus devoir reculer, il laissa taire les scrupules qui l'avaient arrêté, et ne tarda pas à se mettre à la besogne.

Tandis qu'il commençait à travailler à sa partition, Nicolai finissait la sienne. Mais l'auteur du *Templario* ne fut pas heureux avec son œuvre nouvelle, et, fit avec *Il Proscritto* l'un des fiasco les plus éclatants que les annales de la Scala aient jamais eus à enregistrer. Enfin, au bout de quelques mois, Verdi vint dire à Merelli qu'il était prêt.

« C'est très-bien, dit celui-ci, seulement il y a un ennui : tu arrives trop tard pour que je puisse comme je te l'avais promis, te donner Donzelli comme interprète. Je voulais faire représenter la pièce en Carnaval, et il n'est plus possible de la donner avant le Carême. Or, Donzelli, qui répète en ce moment la *Maria Padilla* de Donizetti, ne m'appartient que jusqu'à la fin du Carnaval, époque où il est attendu à Vienne.

— Comment faire ? répond Verdi.

— Ma foi, je ne sais trop, et je suis fort embarrassé. »

Après avoir cherché longtemps une combinaison :

« Écoute, s'écria Merelli : Donzelli, ténor sérieux et dramatique, n'a pas la voix très-élevée ; ne pourrais-tu, sans faire tort à ton œuvre, apporter quelques modifications à son rôle et l'adapter à la voix du baryton de Ronconi, qui te ferait un interprète admirable et serait un incomparable *Nabucco* ?

— Parfaitement, répliqua Verdi, l'idée est excellente et dans peu de jours le travail sera fait. »

Quelques jours lui suffirent, en effet, pour

opérer les remaniements, et bientôt *Nabucco* fut mis en répétition.

Le succès de l'œuvre nouvelle commença dès les répétitions. Pendant tout le cours des études, le théâtre était, pour ainsi dire, révolutionné par une musique dont on n'avait, jusqu'alors, aucune idée. Le caractère de la partition était tellement neuf, l'allure en était si rapide, si insolite, que l'étonnement fut général et que chanteurs, chœurs, orchestre montraient, à l'audition de cette musique bruyante, un enthousiasme peu commun. Les employés, les ouvriers, les peintres occupés à la décoration, électrisés par ce qu'ils entendaient, quittaient tous leur besogne pour venir écouter ce qui se passait sur la scène. Toute la foule s'écriait en dialecte milanais : *Que fota nova !* Quelle chose nouvelle ! Mais tout cela, raconte Arthur Pougin, ne fut rien auprès du triomphe de la première représentation. L'étonnement était général, le public absolument émerveillé, et à chaque instant les applaudissements et les cris éclataient avec une véritable furie.

C'est le 9 mars 1842 que *Nabucco* fit son apparition à la Scala. Certainement ce succès inouï fut le véritable début de la gloire de Verdi.

♦♦

Le petit acte de monsieur Émile Pessard, à la salle Favart, a été monté avec un soin remarquable. Parodié à la moderne, ce sujet d'opérette aurait provoqué le fou rire. Traité à l'antique par la plume littéraire d'Alphonse Daudet, monsieur Émile Pessard a su le broder d'une musique fine et discrète qui s'est élevée bien au-dessus du genre des Bouffes-Parisiens. On sent que l'auteur peut se livrer à la fantaisie, non au grotesque. Il y a dans le *Char* nombre de pages d'une charmante facture. Le trio du *Char* témoigne d'une excellente coupe mélodique et scénique à la fois. La mise en scène est charmante et les artistes se distinguent par beaucoup de verve et de bon goût.

♦♦

Aux Bouffes-Parisiens on a donné *Babiole*, petite pièce dans le genre rustique : il y a un parfum campagnard dans cette bluette qui sent le foin et les fleurs. Le chœur : *Promenons-nous dans les bois* et les gentils couplets : *Une petite ferme, un petit jardin* sont vraiment charmants. La partie chorale est particulièrement soignée ; de très-bons interprètes, et voici pour le théâtre et pour le compositeur, M. Laurent de Rillé, une bonne fortune dont profitera le public.

♦♦

Pour répondre à la critique toute bienveillante d'une de nos abonnées, dont on nous communique la lettre, nous dirons que nous avons donné souvent des pages de maîtres, telles que le

Nocturne de Field, le Ballet d'Alceste, par Gluck, la Gavotte de J.-S. Bach; des compositions de Ries, de Hummel, de Hess, de F. David; des Fragments de Beethoven, Haydn, Mozart, etc.; des opérettes de Victor Massé, dont nul ne saurait contester la valeur, et qu'aucun musicien, même le plus novice, ne saurait traiter de « Musiquette » ou de « petits riens ».

Ensuite, on ne doit pas oublier que notre publication s'adresse spécialement aux jeunes personnes parmi lesquelles il est rare de rencontrer assez de maturité dans le talent, pour mettre sous leurs yeux les œuvres généralement et relativement difficiles des grands compositeurs, anciens ou modernes. Quand on aura choisi dans tous les célèbres classiques que nous venons de citer, puis encore dans Chopin, Thalberg, Listz, Marmontel, et tous les auteurs distingués de l'école moderne, les pages les moins difficiles, on n'aura pas trouvé une grosse collection de morceaux qui puissent être joués par les jeunes débutantes du piano, dont le plus grand nombre forme notre public. C'est donc à ce nombre que s'adressent nos annexes musicales, qui pour être faciles et naïves, n'en sont pas moins dues à des plumes autorisées, et n'en contiennent pas moins les éléments nécessaires à la première phase des études musicales. Il est évident qu'un morceau

de piano que nous donnons pour l'enfant, doit être trop facile pour la mère, et que, s'il est parmi nos abonnées des dames d'une certaine force, elles ne peuvent trouver qu'un médiocre agrément dans ces pages, destinées aux récréations des jeunes élèves.

A ces personnes, nous conseillerons de relire certaines de nos revues, où elles trouveront l'indication de musique à leur portée et la nomenclature d'œuvres sérieuses, contenues dans les publications anciennes ou récentes, à mesure qu'elles paraissent. (Voir, par exemple, notre numéro de décembre dernier.)

Du reste, nous donnons assez rarement de la musique pour que les personnes qui ne l'apprécient pas puissent se dédommager avec les numéros beaucoup plus nombreux où il ne s'en trouve pas.

Nous recommandons aux musiciens sérieux la nouvelle collection: *Les Classiques du Pianiste*, par H. Ravina, ouvrage remarquable, qui à l'heure où nous écrivons est sous presse.

Comme musique attrayante, il faut lire le beau volume de Camille Saint-Saëns, contenant 20 mélodies du plus beau style. En vente chez Richault.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉDECINE DOMESTIQUE

Remède contre la toux.

Prenez une poignée d'avoine; faites-la infuser dans un demi-litre d'eau bouillante, décantez, et donnez-en au malade quatre ou cinq tasses par jour, mêlées chacune d'une cuillerée de sirop de Tolu.

Remède contre les rhumatismes.

Prenez une petite poignée de café vert, c'est-à-

dire non brûlé; faites-la infuser dans de l'eau bouillante, et faites prendre cette infusion, froide ou chaude, à volonté.

FILETS DE CHEVREUIL RÔTIS

Faites piquer les filets très-fin, et faites-les rôtir à un feu vif, rapidement; mêlez au jus qu'ils ont rendu du jus de viande bien corsé, laissez épaissir un moment sur le feu, ajoutez des câpres et servez.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Conviens-en, ma chérie: de tous les mois de l'année, le mois de mars est le plus complexe, le plus multicolore, le plus *multiface*! Retiens ce néologisme, il fera son chemin.

D'abord, c'est la saison des giboulées qui sont une image de la vie: rayons et ombres, espérances et déceptions, azur et tempêtes.

Ensuite, c'est le théâtre de la lutte renouvelée



Mars 1878

IMP. DE L'ESTY & FILS, 105, RUE DES FROGERS, 11 PARIS

4144

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2

Coiffures des M^{mes} de la Paix, v. du 4 Septembre, 23-27. Modes et Coiffures de la M^{me}

Coutoi, Avenue de l'Opéra, 43. Linigerie de la M^{me} du Flamand, A. Leclercq, 125, v. Montmartre - Cassin

Cachemire de la Comp^{te} des Indes, 34, B^{te} Raussmann - Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon, 6, Cl^{asse} d'Antin.

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le satin est très-employé pour toilettes de soirées; aux femmes jeunes les nuances claires, à celles qui ne le sont plus les couleurs foncées.

Mais, à moins d'être recouvert, le satin ne supporte pas de qualité médiocre; il faut donc s'attendre à une grande dépense, si on veut faire semblable acquisition.

Comme compensation, on a la ressource de la teinture plus tard, car rien ne supporte mieux la teinture qu'un beau satin.

J'ai vu ces jours-ci une ancienne robe de satin broché qui venait d'être parfaitement teinte en noir, et refaite d'une assez jolie façon. Afin de la moderniser, on lui a donné la forme princesse. Seulement, il y avait quelques difficultés, à cause de l'ancienne coupe.

Le devant se compose d'un plastron, en velours noir trame, ainsi que les manches et le milieu du dos. Ce velours est relié au satin par une passementerie perlée de clair de lune. Le dos, en velours, se termine assez loin de la taille, sous une broderie perlée mélangée de glands; ces glands retombent sur la draperie de satin, formée par des plis marqués à chaque couture des lés de côté.

Au bas de la robe, qui n'était pas assez longue pour faire queue, un faux jupon de velours est posé en dessous; il ressort de 10 centimètres par-devant et de 25 par-derrière. Le bord de la robe de satin est garni d'un bel effilé mélangé de perles clair de lune. Gros boutons de passementerie perlée.

Une nouveauté du moment est une toilette de satin nuance *vieil or*. Cette couleur peu éclatante est extrêmement seyante aux brunes comme aux blondes. La robe est ornée d'une broderie en soie plate de couleurs diverses sur bande de satin de même nuance, effilée des deux côtés, de 2 centimètres à la tête et de 10 dans le bas. Cet effilage, qui n'est pas coupé mais redoublé, est d'un merveilleux effet. Mêmes bandes brodées et effrangées au corsage qui est décolleté en carré. Manches demi-longues en tulle brodé des mêmes couleurs que les bandes de satin.

Sur satin blanc et satin noir, on dispose de belles broderies mélangées de soie et de chenille, des bandes de velours frappé sur transparent de couleur, et des broderies qui ne sont composées que de perles de toutes nuances d'un effet très-chatoyant.

On fait beaucoup de toilettes à dessus de satin, recouvert de tulle, de gaze, ou de crêpe lisse. Dans ce cas, le satin peut être de moyenne qualité.

L'organdi, à dessous de satin, compose les plus délicieuses toilettes de jeune femme. Pour les jeunes filles, on se contente de dessous de foulard brillant; le tout est réuni ensemble aux coutures.

Voici un modèle dont le fond est en foulard blanc ivoire non recouvert.

Dans le bas sont alternés de petits volants de foulard plissé, et d'autres petits volants froncés en tulle blanc un peu ferme, bordés de satin. Sur la forme, qui est princesse, se dispose une draperie en gaze neigeuse ou en crêpe de chine, barège, simplement en cachemire. J'ai également trouvé charmante une autre toilette de jeune fille en neigeuse, bleu de ciel, à rayures blanches et transparentes.

Le dessous est en barège bleu clair uni, le drapé en neigeuse rayée. Le bas de la robe et le bord de la neigeuse sont ornés de petits volants plissés en barège bleu. Corsage décolleté. Manches demi-longues. Deux petits fichus nouant par derrière en neigeuse, à petits volants plissés, rendent, selon la circonstance, la toilette montante ou décolletée. Nœuds mélangés en satin bleu et en satin blanc, sur le devant du corsage et sur les manches qui ne sont pas doublées.

Souliers blancs à nœuds bleus. — Gants blancs. Nœud mélangé dans les cheveux.

Afin de rendre plus élégante pour les réunions du soir une robe de velours noir, on y ajoute des ornements de dentelle blanche. On remplace quelquefois les manches de velours par des manches de gaze pékin rayée clair et velours, dont le bas est garni de dentelle blanche. On peut encore disposer sur la jupe une écharpe de même gaze mélangée de dentelle blanche.

A la robe de faille noire, on adapte pour jeune

MARS 1878.

filles de petits gilets de couleur, ouverts en carré, roses, bleus, gris perle, et on ajoute des nœuds de ruban, de même nuance, sur les manches, et quelquefois aussi en arrière de la jupe, comme pour retenir le drapé.

Une robe de gaze noire peut être fermée tout le long par des nœuds en satin de deux ou trois nuances. Ces nœuds en ruban très-étroits devront être comme doublés les uns par les autres. Les coques très-pendantes et posées touche à touche, faisant effet d'hirondelles.

Un fichu de tulle blanc plissé fait bien sur une toilette toute noire. On rentre les devants du corsage s'il n'est pas ouvert.

Les manches claires sont toujours en vogue ; on les fait très-étroites.

Les robes ouvertes en carré, manches demi-longues, sont très-habillées. On en voit de carrées par-devant, s'attachant derrière, et ayant dans le dos une ouverture en forme de cœur allongé ; c'est un peu original.

Les corsages froncés et à ceinture ronde vont bien aux très-jeunes filles. On fait à leurs costumes de ville de jolies vestes serbes, avec un long gilet sur lequel passe une ceinture à boucle, plus ou moins travaillée. La ceinture ainsi placée fait beaucoup mieux que sur la veste elle-même, car, avec les formes étroites, les hanches ressortent trop. Le taffetas noir très-brillant habille fort bien ces mêmes jeunes filles ; on le garnit de tout petits volants plissés mis par-devant, en brandebourgs, depuis le cou jusqu'en bas, diminuant à la taille et s'élargissant en éventail. Par-derrière, on les met depuis la taille jusqu'en bas. Les lés de côté restent unis sans garniture. Cette même disposition se fait en toute nuance.

Le brillant domine dans les chapeaux élégants. Beaucoup se composent de garnitures de feuillages de velours, aux teintes de vert sombre, bordées d'or, d'acier ou de jais, égayés par des bouquets de roses. Ceux de demi-deuil sont en feuillage de velours noir à bord d'argent, avec roses blanches.

Pour les femmes d'un certain âge, il y a un genre charmant, à résilles de dentelle brodée. Les plus parés sont en dentelle blanche toute brodée de jais blanc, avec diadème et brides de velours grenat. D'autres en dentelle noire brodée de perles d'or, ou de différentes couleurs.

Presque tous ont un diadème Marie Stuart avec deux rangs de perles moyennes, assorties à celles de la broderie de la résille.

Les coiffures du soir ont un très-grand rapport avec les chapeaux que je viens de décrire. Elles sont ornées de plumes ou de fleurs et souvent de papillons, étoiles, oiseaux, épingles, etc., en pierreries de couleur.

VISITES DANS LES MAGASINS

J'ai pris au Flamand, pour nos lectrices qui demandent le prix d'un trousseau, de beaux et bons tissus, de façon simple mais élégante, les renseignements suivants. J'ai choisi trois spécimens de chaque objet, laissant en dehors les très-riches garnitures de dentelle et de broderie ; j'ajouterai que la confection est des plus soignées : la réputation si ancienne de la maison Leclercq, 125, rue Montmartre, est une garantie.

Les chemises en bonne cretonne avec poignet et manche courte festonnés, coûtent 7 fr. 50 cent. et 8 fr. 50 cent. avec feston boucle ; — en percale avec broderie 8 fr. 75 cent. ; en toile avec feston 10 fr. 75.

Les pantalons en cretonne avec petits plis variés 5 fr. 50 cent. ; les mêmes, festonnés, 6 fr. 50 cent. ; avec feston boucle, 75 cent. en plus.

Les pantalons-jarrettière avec garniture de broderie depuis 6 fr. 50 cent. jusqu'à 15 fr.

Les camisoles ornées de plis variés, col et manche festonnés, 5 fr. 90 cent. ; les mêmes avec jabot festonné 7 fr. 50 cent. ; garnies de broderie 8 fr. 50 cent. et au-dessus. Les encolures sont ouvertes en cœur ou rondes.

Les jupons garnis de dentelle coûtent 12 fr. 50, 15 et 20 fr. Les bonnets de nuit, forme ronde, festonnés à la main, 2 fr. 50 cent., 3 fr. 75 cent. et plus.

Les mouchoirs en fine toile coûtent 15 fr. la douzaine ; en bonne batiste, ourlets à jour, avec initiales faites sur commande, 18 fr. la douzaine et 25 fr. en belle batiste avec initiales riches.

Les mouchoirs avec guirlande brodée valent de 12 à 20 fr., et avec valenciennes de 25 à 40 fr.

Pour le linge de maison, nous ne pouvons guère donner de prix fixes, les draps, selon les grandeurs et la façon, donnant un écart par trop fort ; les plus simples comme les plus ornés de broderie et de jours, sont également soignés. Les taies d'oreiller s'y assortissent.

Nous pouvons signaler comme très-bon marché des taies d'oreiller en toile avec grande lettre brodée à 2 fr. 75 cent., avec le bord festonné faisant garniture à 5 fr. 90 cent., avec guirlande brodée à 9 fr. 90 cent., avec bordure brodée et broderie dans les angles à 11 fr. 90 cent. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

♦♦

Voici les premiers renseignements que nous avons pu nous procurer sur les étoffes de printemps. C'est la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussmann, qui nous les a fournis.

Le cachemire de l'Inde est et sera encore le favori pour les costumes de ville, et nous savons qu'une belle et bonne qualité ne coûtera que 6 fr. 50 cent. en un mètre vingt centimètres de largeur; que l'on y trouvera toutes les teintes à la mode, et que la teinte *chanvre* paraît plaire généralement. Le gris, le mastic, le havane, le bronze, répétés en une infinité de tons, s'assortissent aux failles et aux foulards. Selon la finesse du tissu, ils coûtent 8, 10 et 12 fr. et plus.

La Compagnie des Indes a le monopole de ces beaux tissus de cachemire, et leur collection offre un choix considérable de nuances fines. Ce que nous disons pour le cachemire, nous le répéterons pour leurs foulards, mais nous ne parlerons pas encore de ces derniers; nous signalerons seulement une étoffe nouvelle en soie souple, nommée *Shang-hai*, qui sera la grande nouveauté de la saison; cette étoffe nous montre une infinité de petites dispositions minuscules très-jolies et de couleurs heureusement combinées, mais que l'on ne peut décrire. Le *Shang-hai* coûte 10 fr. 50 cent. en 60 centimètres de largeur. Nous rappelons que la Compagnie des Indes envoie *franco* la collection de ses échantillons.

* *

Nous annonçons aux mamans que monsieur Lacroix, le tailleur pour enfant, quitte son local de la Rotonde Colbert et qu'il s'installe au boulevard Haussmann, 62, à l'angle de la rue Caumartin; mais jusqu'au 15 avril les lettres devront encore être adressées: 2 et 3, Rotonde Colbert. M. Lacroix, dont nous trouverons les jolis habillements de petit gargon à l'Exposition universelle, prépare des modèles nouveaux que nous comptons vous décrire dans les visites du mois prochain; nous en donnerons aussi quelques croquis. Nous nous bornons aujourd'hui à signaler le changement d'adresse de la maison Lacroix, nous réservant de vous parler des étoffes et des teintes à la mode, dans nos descriptions.

* *

Mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan, a préparé en vue des soirées sérieuses du carême, soirées de travail, de bien belles tapisseries. Nous signalerons:

Un fauteuil Louis XIV, d'un superbe dessin, au prix de 95 fr. Le dessin tout lancé, les fournitures en laine de Hambourg comprises, et le même, dessiné avec échantillon, à 80 fr.

Un prie-Dieu, style Renaissance, avec tête de la Vierge faite au petit point, l'entourage échantillonné, à 55 fr. les fournitures comprises.

Une chaise Henri II, avec petit dossier entièrement lancée, avec les fournitures, 60 fr.; la même, échantillonnée à 40 fr.

Une étole genre byzantin, tout le dessin lancé, le fond en soie vieil or et l'assortiment, 55 fr.; le même dessin, échantillonné avec fond en laine, 35 fr.

Nous ne cherchons pas à décrire les sujets de ces tapisseries; la description, si bien qu'elle soit faite, ne rendrait que très-imparfaitement le superbe effet de ces fruits, de ces feuillages et de ces fleurs, inventés par l'imagination du dessinateur.

De jolies corbeilles en vannerie noire et dorée sont garnies de lambrequin de drap diversement orné d'appliques ou de broderie.

Un casier à musique a les deux panneaux d'osier ornés d'une application d'imberline vieil or sur peluche grenat.

Pour les loteries, mademoiselle Lecker a une infinité de jolis petits ouvrages: boîte à timbres en bois noir avec dessus de satin noir brodé; l'intérieur est divisé en huit cases; — porte-allumettes, — dessous de lampe à 12 fr., — des chaussons pour baby à 2 fr. 50 cent., — de petites robes et des brassières au crochet ou au tricot, etc.

* *

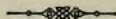
MACHINES À COUDRE

De la Compagnie Wheeler et Wilson. — M. Séeling, concessionnaire, 70, boulevard de Sébastopol.

—

Il est plus que probable que notre Exposition universelle enregistrera un succès de plus au bilan de la Compagnie Wheeler et Wilson. Les perfectionnements que ces messieurs ont apportés dans la fabrication de leurs machines à coudre, en ont fait la plus commode à diriger, la plus facile à manœuvrer. Les guides sont nombreux et leur application facile; tout, en un mot, concourt à enlever les difficultés que peut présenter le fonctionnement d'une machine ou le maniement des guides. Nous la recommandons spécialement aux familles nombreuses, aux personnes qui habillent elles-mêmes leurs enfants, ainsi qu'aux couturières; mais nous leur recommandons aussi de se tenir en garde contre les contrefaçons. Chaque machine Wheeler et Wilson porte comme marque de fabrique deux W enlacés dans un écusson. Écrire directement à monsieur Séeling pour tous les renseignements, de même que pour les facilités de paiement qu'il offre à nos abonnés.

C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAYURE DE MODES N° 4144.

Toilettes des magasins de la Paix
rue du Quatre-Septembre, 23-27.

Chapeaux et coiffures de la maison Coutot,
Avenue de l'Opéra, 43, (ancien 55).

Première toilette. — Toilette de réception en faille bleu marine. Jupe ornée d'une garniture coquillée à passants de satin; double jupe bordée d'un petit plissé de faille; devant à crevés sur une quille de brocatelle dirigée de côté; traîne unie garnie d'un plissé. Corsage cuirasse (1) liséré de satin et ouvert devant sur un gilet de brocatelle; de petites pointes lisérées de satin et fermées par des nœuds également lisérés de satin, fixent le corsage sur ce gilet au-dessus et au-dessous de la taille; basque du dos ouverte et retenue par un pli soulevé en brocatelle. Manche découpée sur un parement doublant en brocatelle; un très-petit revers formé par la manche est relevé au-dessus de ce parement. — Coiffure de belles de jour et velours, mêlées de bruyère jaune des Alpes à feuillage bronze.

Deuxième toilette. — Jupe en matelassé marron, ornée d'un volant à plis creux; un galon de peluche façonnée de même nuance, surmonte ce volant. Polonaise à tablier drapé, bordé d'un galon de peluche; bande semblable sur les boutons devant, tout le long de la polonaise; derrière, deux pans carrés bordés de peluche, celui du dessus plus long que l'autre et faisant pointe au milieu de la traîne. Paletot droit à col de peluche, fermé devant sous une bande de peluche; poches de peluche très en arrière; parement de manche en peluche. — Chapeau en gros grain marron avec bandeau de plumes de coq marron; dessus, guirlande de petits nœuds de faille assortie; derrière, une bande étroite de plumes de coq, faisant tête à une frange de plumes marron qui tombe sur le chignon; de côté, un peu en arrière, rose thé à feuillage de velours, brides de faille.

Toilette d'enfant. — Robe princesse en velours noir et faille bleu pâle, avec entre-deux de dentelle Russe; sur le devant en velours, s'ouvre un paletot bordé d'un biais de faille, surmonté d'un entre-deux; derrière, jupe plissée en velours, dos en faille; la couture est arrêtée à la taille et les deux parties du dos se terminent en deux petites boucles tombant sur la jupe plissée; petits côtés du dos en velours, remontant sur l'épaule. Manche de velours bordée d'un entre-deux, sur une manchette en faille. Collet rond en velours bordé de faille. — Chapeau de feutre noir bordé de velours avec passant de faille bleu pâle; une lanière de feutre est posée au-dessus du bord sur

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 mars.

un biais de faille; autour de la calotte, draperie plissée en faille noire, terminée en bleu pâle et se nouant derrière; sur la calotte, un peu en arrière, petit bouquet de boutons de rose et de myosotis.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE

Modèle de la maison Jardin, 83, rue de Rivoli.

BOITE A GANTS. — Broderie au passé en soie d'Alger, sur canevas Java ou sur reps: les trois motifs sont le dessus, un grand côté et un petit; on double cette boîte en satin ou en taffetas cerise, ponceau ou bleu

PETITE PLANCHE

1^{er} CÔTÉ.

DEUX ALPHABETS — majuscules.

DEUX ALPHABETS — minuscules assortis; ces alphabets, de types différents, permettront à toutes nos lectrices de composer leurs noms; nous publierons prochainement un troisième modèle; les lettres sont reliées entre elles par un trait fin en cordonnet.

DIX CHIFFRES — pour numérotage de linge de maison.

2^e CÔTÉ.

BANDE. — Broderie orientale en laine de Hambourg sur drap militaire garance, avec petits glands *houppes* en laine; cette bande servira pour coussin, encadrement ou lambrequin de rideau, corbeille de bureau, etc. On peut faire tourner l'encadrement autour d'un seul motif, si l'on veut utiliser ce dessin pour dessous de lampe ou de vase.

TROISIÈME CAHIER

Carré filet guipure. — Écusson avec S. B. — Dentelle renaissance. — Boîte à timbres. — Écusson avec L. G. — Corsage vossien. — Buvard parisien. — Robe princesse en faille de laine. — Toilette en cachemire de l'Inde. — Vide-poche en osier. — Corbeille pour toilette de baby. — Entre-deux filet guipure. — Dessin soutache. — Guirlande soutache. — Carré au crochet pour voile de fauteuil. — Matinée. — Couverture bande en tricot matelassé. — Costume de fillette. — Toilette de visite. — Garniture pour jupe. — Garniture. — Entre-deux assorti. — Col pour enfant. — Clémentine. — Charlotte. — Écusson avec O. N. enlacés. — Garniture pour taie d'oreiller.

PLANCHE III

1^{er} CÔTÉ.

MATINÉE ou robe de chambre, page 6, (cahier de mars)

2^e CÔTÉ.

POLONAISE. — Costume de fillette, page 7, (même cahier).

PATRON COUPÉ

CORSAGE VOSGIEN. — Voir les explications. le tracé avec lettres de raccord et les croquis, page 2 du cahier de mars.

depuis le commencement du monde entre l'hiver qui veut tenir bon quand même, et le printemps désireux d'éclore au plus tôt; les blancs flocons de neige s'abattent encore en molles avalanches; mais ils fondent en effleurant les bourgeons déjà gonflés par la sève qui bouillonne; il nous faut des ombrelles pour affronter les flèches de *Phœbus*; mais nous avons besoin de feu quand nous rentrons chez nous.

Et puis ce n'est pas seulement l'agonie de l'hiver; c'est celle du Carnaval! Ce n'est pas seulement le joyeux réveil de la nature: c'est le mélancolique avènement du Carême! — Remarque la richesse et l'à-propos de ces doubles antithèses, ma chère amie. — Oui; pendant que les grelots de la folie s'agitent encore dans la coulisse, la voix grave des clochers convie les chrétiens à la prière; pendant que la poudre, le fard, les masques déguisent encore bien des visages; pendant que le plaisir entraîne ses fervents dans un suprême appel, les enfants de chœur passent dans de fins tamis, les cendres de la pénitence qui vont estomper, un grand nombre de fronts.

Le mois de mars ramène aussi le culte de Saint-Joseph l'auguste nourricier de Jésus! De Saint-Joseph patron de la bonne mort! De Saint-Joseph qui envoie des maris aux filles désireuses de désertir la salle d'atours de Sainte-Catherine. Et vraiment, chère Florence, l'emploi protecteur du Tout-Puissant bienheureux n'est pas une sinécure depuis quelque temps: quelle épidémie de mariage! C'est comme la maladie des pommes de terre ou le phylloxera... sans intention blessante de comparaison. Le ciel est gros d'orages... Marions-nous! — La foudre gronde... elle va éclater... elle éclate: Marions-nous! l'édifice craque... Marions-nous! — Le volcan bouillonne: Marions-nous! La terre tremble... Marions-nous! Et l'on se marie!

Ah! j'en apprend de belles sur ton compte, madame Florence!... Tu te fais mariée tout comme si les maisons Foy et tant d'autres n'étaient pas en possession d'une clientèle riche et distinguée tant en France qu'à l'Étranger! Je te demande un peu de quoi tu te mêles, ma pauvre amie? Voyons, entre nous, est-ce pour assister à des hyménées de semaine en semaine, comme tu le fais depuis quelque temps? Non... tant s'en faut!

Eh! bien alors?... Ah! Je devine: ce zèle matrimonial est une flatterie délicate à l'adresse de ton seigneur et maître. En te voyant si empressée à placer la main de Pierre dans celle de Paule, et la main de Jacques dans celle de Jeanne, il se dit certainement:

« Pour que ma chère petite femme qui est la bonté même ait ainsi constamment la truelle en main et le mortier gâché de frais à seule fin d'édifier des foyers domestiques, il faut qu'elle se trouve elle-même bien heureuse en ména-

ge... Elle veut faire jouir autrui d'un bonheur qu'elle apprécie! »

Et voilà un pauvre homme qui n'a jamais ni mal pensé, ni mal dit, exposé à devenir fat par la faute de ta manie matrimoniale! Y as-tu pensé, ô Florence.

Toutefois, à condition qu'elle ne s'exercera jamais à mon endroit, je te pardonnerai ta *conjugomanie*. Retiens encore ce néologisme: il ira plus loin que le premier.

Un mari! Et qu'en ferais-je grand Dieu?... Un mari... n'en ai-je pas un, d'ailleurs?... Eh! oui: c'est le *Journal des Demoiselles*!

Voilà mon seigneur! Voilà mon maître. Je ne peux pas dire qu'il se montre toujours bien tendre; que son joug soit doux et son fardeau léger... non... la main sur la conscience, non! Il m'impose une volonté sans appel exigeant une obéissance passive! Il me donne ma tâche et prétend que je la fasse! Il ne souffre ni distractions, ni partage! Il m'absorbe entièrement, et je dois trouver cela bon!... Si la fatigue appesantit mes paupières et que je cesse un instant de le contempler:

« Eh! bien, gronde-t-il, à qui, à quoi pensez-vous donc? Et moi?... »

Si quelque rayon de soleil, si quelque parfum printanier m'attirent au dehors:

« A quel caprice cédez-vous là? Et moi, donc?... »

Tel est mon seigneur et maître; un tyran, comme tu le vois!

Néanmoins, chère amie, crois-moi si tu le peux, mais ce tyran... j'en raffole quand même... ou peut-être... parce que!...

Ses sévérités me rendent ses sourires plus précieux, vois-tu; et il en a de si enchanteurs! Il sait si bien, en compensation de ses rigueurs, dispenser les gâteries!...

Depuis quelque temps surtout, ces compensations et ces gâteries-là me sont arrivées timbrées de tous les bureaux de poste imaginables, sous enveloppes longues ou carrées, satinées ou mates, avec des suscriptions de toutes les écritures et même des épîtres en langues diverses.

Mon dieu, que vous êtes donc charmantes, spirituelles et aimables, chères abonnées de notre journal! Que vous savez dire bien et bon! Comme vos suffrages nous flattent et nous stimulent. Quel prix nous attachons à votre sympathie! Merci donc, merci!... vous sentez avec votre tact féminin que nous faisons de cette vaste et multiple entreprise autre chose qu'une affaire... aussi, n'est-ce jamais une lettre d'affaires que nous écrit votre plume amie, au renouvellement des abonnements.

Merci encore à vous, zélées propagatrices de ces pages où s'épanche la meilleure part de ce que Dieu nous a donné de talent, vous nous conquérez chaque jour de nouvelles sympathies.

Aussi, très-charmée de courir au-devant de

vos désirs, l'Administration du journal a-t-elle accepté à l'unanimité la proposition du comité quasi anonyme, *Florence et Compagnie*, et j'en cède la plume pour vous dire que le second trimestre, avril, mai, juin, de l'édition orange sera envoyé, en retour de la somme de trois francs cinquante centimes à toutes les abonnées de l'édition chamois qui voudront faire connaissance avec notre édition hebdomadaire.

Les abonnées à l'Édition bleue pourront faire le même essai en nous envoyant un mandat de poste de 2 fr. 50 c., — surtout pas de timbres-poste. — Et les abonnées à l'édition verte n'auront que deux francs à nous envoyer.

À la fin du trimestre, celles de nos abonnées qui voudront continuer avec leur ancienne édi-

tion, n'auront absolument rien à faire ni à dire pour qu'il en soit ainsi.

Nous prions instamment celles de nos abonnées qui voudront profiter de l'idée de Florence, de vouloir bien nous faire connaître leur détermination dans la première quinzaine de mars, afin que nous puissions être en mesure de les contenter toutes, dès les premiers jours d'avril.

Nous avons voulu rendre la plume à Mlle Jeanne pour vous dire adieu, Mesdemoiselles, mais elle prétend que c'est une mauvaise plaisanterie, parce que nous ne lui avons plus laissé la moindre place; veuillez nous pardonner de vous avoir privées des choses aimables qu'elle n'aurait pas manqué de vous dire, et cela pour y substituer des chiffres toujours si ennuyeux!

(L'Administration.)

MOSAÏQUE

La protection d'un prince, celle même d'un grand seigneur, suffit pour nous faire vivre tranquillement et à l'abri de toute alarme. Nous avons Dieu pour protecteur, pour curateur, pour père, et cela ne suffit pas à bannir nos craintes!

Épictète.

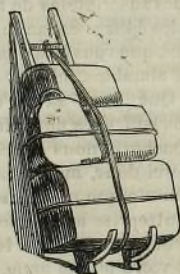
Oui, le bonheur est chrétien, le plaisir ne l'est pas. L'effet du bonheur est de nous détacher de nous-mêmes; l'effet du plaisir est de nous y ramener sans cesse, en faisant de notre personnalité le centre de toute chose.

M^{me} Swetchine.

RÉBUS

ET AVOINE

CE



Explication du Rébus de Février : Ne laisse jamais le soleil se coucher sur ta colère

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

— 514 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT, 64.